



W. Wilkie
Collins
Profondeurs
glacées

Phébus *libretto*

Préface de Michel Le Bris



W. WILKIE COLLINS

PROFONDEURS GLACÉES

nouvelle

Traduite de l'anglais par
CAMILLE DE CENDREY

Traduction revue et corrigée par
MARIE-THÉRÈSE CARTON-PIÉRON

Préface de
MICHEL LE BRIS



Phébus *libretto*

Illustration de couverture :
Whistler
Crépuscule en couleur chair et vert (1866)
Tate Gallery, Londres

Titre original de l'ouvrage en anglais
The Frozen Deep

Pour la présente édition
© Éditions Phébus, Paris, 2003
[www phebus-editions.com](http://www.phebus-editions.com)

L'EMPIRE DU FROID

Par

MICHEL LE BRIS

Deux hommes s'affrontent dans les étendues glacées du Grand Nord. Ou plutôt l'un d'eux, Richard Wardour, sombre, taciturne, dépositaire d'un terrible secret, a mené le jeune Frank Aldersley là où il voulait, pour la plus impitoyable des vengeances – quand l'autre, à bout de forces, perdu, s'abandonne entre les mains de celui qu'il croit son ami. Et seules la glace et les ténèbres seront les témoins du drame qui se noue...

Deux hommes s'affrontent dans le calme feutré d'une maison de vacances, à Boulogne, puis sur la scène de Tavistock House, un théâtre londonien. Sous les protestations réciproques d'affection éternelle, comme il se doit. L'un, Charles Dickens, au faîte de sa gloire, a pris sous son aile protectrice son ami, son complice, le jeune Wilkie Collins – mais pour mieux l'étouffer ? L'autre se débat avec la dernière énergie afin de gagner son autonomie – et se découvre à chaque pas enserré dans le réseau d'obligations tissé par son encombrant protecteur.

L'enjeu de cette bataille, d'autant plus féroce que silencieuse : l'intrigue même de la pièce qu'ils préparent en commun, The Frozen Deep. Charles Dickens, sur les planches, sera bien sûr Richard Wardour ; et Wilkie Collins, Frank Aldersley...

Confrontés à des situations extrêmes, poussés aux limites de la résistance physique, jusqu'à quelles profondeurs insoupçonnées peuvent descendre des êtres humains – pour le meilleur comme pour le pire ? L'Angleterre, alors, était en état

de choc, depuis que le Dr John Rae, de la Hudson's Bay Company avait soutenu au terme d'une longue enquête, en octobre 1854, que les derniers hommes de Sir John Franklin, perdus dans les glaces à la vaine recherche du passage du Nord-Ouest¹ sans plus de nourriture, s'étaient mangés les uns les autres. Des gentlemen anglais cannibales ! La mémoire de Franklin, le héros de Trafalgar ; et de la Van Diemen's Land, souillée ! Dickens, par une série d'articles dans Household Words, sa revue, avait violemment rejeté ces allégations. Mais il semblait, décidément, que les valeurs les plus sacrées se trouvaient de partout contestées, et avec elles l'ordre social lui-même – le Matrimonial Causes Act à peine promulgué, les procès en divorce se multipliaient. Jetant en pâture au public le secret des alcôves ; la marine se trouvait menacée de grève générale, depuis l'adoption du Mercantile Marine Act de 1851² la Grande Mutinerie des Hindous ternissait l'image glorieuse de l'Empire ; et, comble de malchance, les écrivains engagés pour rédiger Household Words protestaient contre le système mis en place par l'illustre romancier qui, loin de favoriser l'éclosion de talents, les transformait en ouvriers à son service ! Ce dernier pouvait-il rester plus longtemps indifférent ?

En octobre 1856, Dickens proposa donc aux principaux rédacteurs de la revue de participer pour le numéro de Noël, à une « œuvre collective » dont il fournirait l'intrigue et les personnages principaux : The Wreck of the « Golden Mary ».

¹ Après plusieurs tentatives par voie de terre, entre 1819 et 1822, pour trouver ce passage, Sir John Franklin, à la tête de cent vingt-huit marins et officiers de la Royal Navy, avait quitté l'Angleterre en mai 1845 avec trois années de vivres à bord de l'*Erebus* et du *Terror*. Aucun homme n'allait en revenir vivant. Plusieurs missions de secours devaient se succéder, jusqu'à ce qu'au printemps 1859 le capitaine McClintock retrouve dans l'île du Roi-Guillaume un tube métallique contenant les notes écrites par les officiers de Franklin – lesquelles permirent de recomposer l'itinéraire de l'expédition Franklin étant décédé le 11 juin 1847, les navires avaient été abandonnés en avril 1848 et les cent vingt-cinq hommes survivants s'étaient dirigés, à pied, vers la Great Fish River, à deux cent cinquante kilomètres de là.

² Qui, faisaient valoir les marins, les livrait pieds et poings liés à leurs officiers.

Le navire, de trois cents tonneaux, capitaine William George Ravender, second John Steadiman, parti de Liverpool à destination de San Francisco en 1851, au plus fort du Gold Rush, heurte un iceberg au large du cap Horn et fait naufrage. Les dix-huit hommes d'équipage et les vingt passagers candidats chercheurs d'or parviennent à quitter le navire à bord de deux chaloupes. Après trente jours de lutte dans les mers mauvaises, grâce à l'héroïsme du capitaine surmontant épreuves et divisions, ils seront tous sauvés, et débarqués à bon port...

L'histoire, cousue de fil blanc, voulait venir en conclusion de pas moins de vingt articles publiés dans la revue sur le climat d'agitation de la marine anglaise, dont le moins qu'on puisse dire est qu'ils avaient révélé de sérieuses divergences entre Dickens et ses « employés » écrivains, ces derniers prenant ouvertement parti pour les marins, quand Dickens soutenait les vertus du Maritime Act. Mais cette fois Dickens entendait garder la maîtrise de l'intrigue, tout en laissant liberté pleine (disait-il) à ses subordonnés – l'histoire, certes, était racontée du point de vue du capitaine Ravenden par Dickens, mais afin de soutenir le moral de l'équipage souquant aux avirons (les rédacteurs de la revue durent apprécier l'image) le capitaine incitait ses hommes à raconter tour à tour des histoires, lesquelles se trouvaient du coup incluses dans le cours du récit principal – que venait conclure le « second », Wilkie Collins, en personne, dans le rôle de Steadiman³. Si le naufrage fonctionnait dans le récit comme métaphore de l'issue fatale du désordre social, et l'épopée de Ravender comme l'évident écho

³ *The Wreck of the « Golden Mary »* fut publié en 1856 dans le numéro de Noël de *Household Words*, en trois parties : « The Wreck », le récit du naufrage, écrit par Dickens à l'exception du « John Steadiman's Account », rédigé par Collins ; « The Beguilement in the Boats », rassemblant les récits des marins dans les chaloupes (« The Armourer's Story », par Percy Fitzgerald ; « Poor Dick's Story », par Harriet Parr ; « The Supercargo's Story », par Percy Fitzgerald ; « The Old Seaman's Story », par Adelaïde Ann Proctor ; « The Scotch Boy's Story », par James White) ; et enfin « The Deliverance », l'histoire du sauvetage, de la main de Collins à l'exception du premier paragraphe.

de celle du capitaine Bligh abandonné sur une chaloupe avec ses derniers fidèles par les mutins de la *Bounty*, Dickens, prudemment, proposait une version fortement idéalisée de la situation à l'origine de son projet : le naufrage ne tenait pas aux relations entre les officiers et l'équipage, et pas plus à l'équipage lui-même, à l'incompétence du capitaine ou à l'avarice des armateurs, mais à une cause extérieure (la Californie), aux passagers possédés par la fièvre de l'or, et aux femmes, sorties de leur rôle social assigné, qui perdaient toute mesure...

Une belle histoire de Noël assurément, propre à émouvoir les âmes naïves – mais suffirait-elle à ramener le calme dans l'équipage de la revue ? Et Wilkie Collins allait-il accepter le rôle – flatteur aux yeux de Dickens – de brillant et dévoué second ?

Wilkie Collins était alors à un tournant de sa carrière. Son troisième roman, *Hide and Seek*⁴, avait reçu un bel accueil, il collaborait régulièrement à *Household Words* et un long article de la Revue des Deux Mondes venait de le saluer comme le plus sûr espoir des lettres anglaises, pointant très finement ce qu'il apportait de neuf et lui suggérant à demi-mot d'oser se dégager plus radicalement du modèle de Dickens. Ravi de cette notoriété naissante, Dickens avait applaudi à la parution de l'article. Plus il s'était enthousiasmé à la lecture du synopsis de *The Dead Secret*⁵ son nouveau roman en gestation, lui prédisant un grand succès – et du même coup évertué, sous les protestations d'amitié, à mieux emprisonner que jamais son ami. En le réclamant sans cesse à ses côtés, comme conseiller ou collaborateur. En l'associant à ses projets théâtraux. En lui proposant de l'engager à titre permanent à *Household Words*.

⁴ Publié aux éditions Phébus sous le titre de *Cache-Cache* en novembre 2000, dans une traduction d'Alice Neuville.

⁵ Public aux éditions Phébus sous le titre de *Secret absolu* en octobre 2002 dans une traduction de Marie-Thérèse Carton-Piéron. Pour plus de détails sur les relations Dickens-Collins, et plus généralement sur la vie et l'œuvre de Collins. Je me permets de renvoyer le lecteur à mon introduction : « Le génie de Collins ».

Bref, en l'empêchant autant qu'il était possible d'écrire pour son seul compte. La règle de Household Words était l'anonymat pour tous : c'était donc, pour l'essentiel, tenir Collins dans l'ombre, en échange d'une sécurité financière. Ce dernier ; pour une fois, se battit furieusement, jusqu'à contraindre Dickens au recul : non seulement Secret absolu serait sérialisé dans la revue sous le nom de Collins, mais sa parution en volume y serait ensuite annoncée.

Encore, ce livre, fallait-il qu'il l'écrive, se consola Dickens – qui s'ingénia dès lors à ne lui laisser aucun répit, l'écrasant de commandes, le harcelant de propositions de voyages, le transformant en lecteur permanent de ses brouillons... avant de l'embarquer dans une aventure théâtrale où il comptait bien le noyer.

Collins n'avait que fort modérément apprécié la position de docile second que Dickens-Ravender lui avait accordée à bord de la Golden Mary – et moins encore la philosophie maritime et patronale de son ami, lui qui, à la même époque, rebelle à tous crins, avait proposé rien de moins que de régler le conflit suscité par le Maritime Act (et les remous au sein de Household Words ?) en faisant des équipages de « pures républiques ⁶ ». Aussi y avait-il de sa part quelque provocation, connaissant les réactions de Dickens au rapport du Dr John Rae, de lui faire un jour lecture d'un projet de pièce sur l'expédition de John Franklin où l'équipage, loin de tout héroïsme, apparaissait divisé, au bord de la mutinerie, ne survivant qu'en mangeant les plus faibles⁷. Dickens aurait dû exploser – il applaudit, au contraire : l'idée était géniale, ce serait à coup sûr l'événement de la saison. Et il lui proposa séance tenante... qu'ils écrivent

⁶ Ou toute hiérarchie serait abolie, à commencer par la division entre le travail et le capital ! (Cf. « The Cruise of the Tomtit » *Household Words*, 22 décembre 1855. p. 405. cité par Lilian Nayder. *Unequal Partners Charles Dickens, Wilkie Collins and Victorian Authorship*. Cornell University Press. 2002.)

⁷ Dans une lettre datée du 6 avril 1856, Dickens assure que l'idée de la pièce fut sienne. D'autres éléments mis en avant par quelques biographes en font douter. Quoi qu'il en soit, il est certain que le premier jet de la pièce fut l'œuvre de Collins.

ensemble le reste de la pièce. Comment Collins aurait-il pu refuser ? La bataille de The Frozen Deep commençait, qui allait durer plusieurs années⁸...

Pour un baiser à demi volé à une jeune fille, Clara, Richard Wardour l'a crue liée à lui pour la vie. Farouche, de condition modeste, il s'est embarqué aussitôt à destination de l'Afrique, en lui jurant qu'il y gagnerait un rang digne d'elle. Et voici qu'il revient, officier de marine, pour découvrir qu'en son absence elle s'est promise à un autre homme...

Le bal bat son plein, ce soir-là, en l'honneur des courageux marins de Sir John Franklin, qui le lendemain partiront vers les mers gelées en quête du fameux passage du Nord-Ouest supposé conduire de l'Atlantique au Pacifique à travers les glaces de l'océan Arctique. Et Richard, désespéré, muré dans sa souffrance, mais vibrant déjà de haine pour ce rival sans visage, s'embarque in extremis à bord d'un des bateaux, comme simple matelot. Qu'importe la mission ? Puisqu'il sait qu'un jour le destin le mettra en face de cet homme pour en tirer vengeance. Il ne se doute pas encore que le fiancé de Clara, Frank Aldersley ; est lui aussi de l'aventure...

La pièce, telle qu'elle fut donnée le 6 janvier 1857 à Tavistock House, débutait dans une maison de campagne du Devon, où quatre femmes, dont la jeune Clara, se trouvent réunies, rongées par l'anxiété : trois années sans nouvelles, depuis le départ de l'expédition ! Survient alors, terrible, Esther ; la vieille nurse écossaise de Clara, qui se prétend douée de « seconde vue ». Aldersley, annonce-t-elle, est aux mains de Wardour, et nul ne réchappera des profondeurs glacées où ils s'enfoncent...

Le deuxième acte projetait le public dans l'étroite cabane où les survivants de l'expédition, à bout de forces, tirent au sort qui se risquera au-dehors à la recherche d'aide. Le jeune Aldersley en est, bien sûr, mais voici qu'à l'instant de partir, un des hommes désigné faisant défaut, Wardour se joint au

⁸ L'étude de Lilian Nayder (op. cit.) apporte sur celle-ci bien des éléments nouveaux.

groupe – Wardour qui par hasard vient de découvrir en Aldersley le rival tant cherché...

Au troisième et dernier acte, les quatre femmes plus Esther ont traversé l'Atlantique pour retrouver les rescapés dans un refuge sur les côtes de Terre-Neuve. Manquent Wardour et Aldersley ; comme Esther l'avait annoncé. Jusqu'au coup de théâtre final...

Dickens jouant Wardour ; et Collins Aldersley, on peut imaginer le plaisir qu'eut Collins, pour une fois, à se donner un rôle d'officier quand Wardour était simple matelot – mais aussi le plaisir qu'eut Dickens à délirer devant un Aldersley réduit à merci, rêvant d'assassiner dans les pires souffrances celui qui se croyait son ami... La pièce eut un immense succès et les représentations se multiplièrent, tant et si bien qu'il fallut à Collins une folle énergie pour réussir ; au prix de bien des nuits d'angoisse, à terminer dans les délais *The Dead Secret*. Dont l'accueil chaleureux, suivi peu après par le triomphe de *La Dame en blanc* (1860), devait lui permettre de conquérir sa liberté...

« Juste quelques changements de termes », avait écrit Dickens dans une lettre datée du 9 octobre 1856 : l'étude serrée du manuscrit déposé à la Pierpont Morgan Library révèle l'âpreté de la lutte, phrase par phrase, scène par scène, Dickens s'acharnant à gommer tout ce qui le gênait dans le texte de Collins. Plus trace de mutinerie, plus trace de dénonciation des privilèges des officiers quand les marins, eux, souffrent atrocement, plus trace enfin de cannibalisme, mais une ode à l'héroïsme, et particulièrement à la magnanimité de celui dont l'âme meurtrie paraissait la plus noire – enfin une transposition étonnante, de nature à ravir les psychanalystes, quand la première idée de Dickens (de faire des Eskimos les véritables cannibales) fait place à celle d'une nurse sauvage des Highlands – Esther. C'était alors une constante dans la littérature anglaise, souligne justement Lilian Nayder, de tenir les Highlanders pour des primitifs assoiffés de sang, souvent assimilés (et jusque par Walter Scott !) aux « Eskimos indiens ». Et une autre obsession victorienne, d'assimiler la révolution sociale qui menaçait à une forme de cannibalisation

des possédants par la foule livrée à ses instincts. À quoi Dickens avait ajouté sa propre obsession d'un cannibalisme des femmes, en opposant la dévoration de Clara par Esther aux relations viriles et saines. Collins, bien sûr, dut céder – et, pour commencer ; sur ce personnage d'Esther ; qu'il aurait voulu démesuré, fantastique, quand Dickens l'exigeait seulement brutal, inquiétant et inculte, expression de la populace. Mais la partie ne s'arrêta pas là⁹...

Dickens, s'emparant de l'histoire, la transposa telle quelle dans la cadre de la Révolution française – lui-même repris de *Sister Rose*, une nouvelle publiée par Collins en 1855, et c'est ainsi que dans *A Tale of Two Cities*, en 1859, Richard Wardour devint Sydney Carton, se livrant à la guillotine en lieu et place de son rival Charles Darnay¹⁰. À qui appartiendrait, en fin de compte, cette histoire ? Quand Horace Wigan approcha Wilkie Collins en 1866 pour qu'il redonne la pièce au Royal Olympic de Londres, ce dernier bouleversa le texte de fond en comble : le personnage d'Esther disparut, au bénéfice de Clara, dotée par Collins de double vue – Clara, indignée par la prétention de Richard Wardour (« Quel droit avez-vous de contrôler mes actions ? »), revendiquant la liberté de choisir son amant ; la lutte de classes fut restaurée, à travers le personnage du cuisinier ; enfin le cannibalisme fut clairement assumé dans la scène de la « soupe d'os ». La pièce, cette fois, n'eut pas le même succès. Il est vrai que l'on n'appréciait guère, alors, les femmes libres, et moins encore que l'on pouvait mettre en scène des gentlemen anglais mâchonnant de la chair humaine, fût-elle transformée en bouillon...

⁹ Elle se poursuivit même peu après la publication de *The Dead Secret*, quand Collins rejoignit Dickens à son invitation, dans le Cumberland, pour une longue excursion. Dickens, se prenant décidément pour Wardour, contraignit le maladroit Collins à une périlleuse escalade, pour le plaisir de jouer au sauveteur héroïque. Le récit qu'ils en firent en commun, en 1857 (*The Lazy Tour of Two Idle Apprentices*), porte la marque de cette irritation réciproque.

¹⁰ Mme Delarge – figure de toutes les femmes en furie livrées à la passion du meurtre – jouant, elle, le rôle d'Esther la cannibale...

Ce qui n'empêcha pas Collins d'y revenir une fois encore, à l'occasion d'une tournée de lectures aux États-Unis en 1873-1874, pour laquelle il rédigea une nouvelle mouture du texte en forme de longue nouvelle, publiée en volume par Richard Bentley en 1874, dans une version soigneusement revue par l'auteur. C'est cette œuvre, introuvable depuis un siècle en notre langue (dans une traduction française largement corrigée et enfin complète), que le lecteur va pouvoir découvrir dans les pages qui suivent : où Collins cette fois tient seul la barre¹¹... et ne nous cache rien des « profondeurs glacées » qui seules comptent à ses yeux – celles où plonge si volontiers l'âme humaine dès que les actions qu'elle est supposée gouverner échappent au regard des bien-pensants.

MICHEL LE BRIS

¹¹ Dickens-Collins une vieille histoire, qui dure encore... Lorsque Charles Palliser publia *Le Quinconce* (trad. Gérard Piloquet. Phébus 1993 : repris en coll. « Libretto », 2003), une presse unanime salua un chef-d'œuvre qui, sous une forme moderne, renouait avec le pur bonheur des grands romans de... Dickens. Et le public répondit avec enthousiasme, qui en fit un best-seller mondial. À juste titre. À ceci près que ce n'est pas l'œuvre de Dickens que Palliser « revisitait » ainsi, mais celle de Wilkie Collins ! Lequel, une fois de plus, dut se retourner dans sa tombe. Le temps rendra-t-il un jour justice au sulfureux Wilkie ? Le mouvement de redécouverte, non seulement de Collins, mais du courant dit du « roman à sensation » – dont est directement issu tout le roman noir moderne – ne cesse de s'amplifier, encore qu'il reste bien du chemin à faire. Bien des préjugés à vaincre. Et bien des bonheurs de lecture, encore, à éditer...

SCÈNE PREMIÈRE – LA SALLE DE BAL

1

(L'action se déroule il y a vingt ou trente ans. La scène se passe dans un port de mer en Angleterre. Il fait nuit, et l'occupation du moment est la danse¹².)

Le maire de la ville et le conseil municipal donnent un grand bal pour célébrer le départ de deux navires, le *Wanderer* et le *Sea-Mew*, qui vont vers le pôle arctique chercher un passage au nord-ouest, et doivent prendre le large le lendemain, à la marée du matin.

Honneur au maire et au conseil municipal ! C'est un magnifique bal. L'orchestre est au complet : le salon, spacieux, communique avec un jardin d'hiver de belles dimensions, agréablement éclairé par des lanternes chinoises et délicieusement décoré d'arbustes et de fleurs. Tous les officiers de l'armée et de la marine qui sont présents ont mis leur uniforme pour la circonstance. Les toilettes des dames, sujet que les hommes ne savent pas apprécier, sont ravissantes ; la beauté de la plupart de ces dames, sujet dont les hommes sont bons juges, frappe les yeux de quelque côté qu'on se tourne.

La danse qu'on exécute en ce moment est un quadrille. L'admiration générale se porte exclusivement sur deux des

¹² Nous avons tenu à respecter les quelques indications scéniques que donne l'auteur, traces sans doute d'une rédaction précédente pour le théâtre. Cela explique également que tout le début de ce chapitre et de plusieurs « scènes », comme s'il était la suite de ces précisions, soit en partie au présent, semblant continuer la didascalie. (*Note de l'Éditeur.*)

danseuses qui en font partie. L'une, aux cheveux noirs, est dans la primeur de sa beauté féminine ; c'est la femme du premier lieutenant Crayford, du *Wanderer*. L'autre est une jeune fille pâle et délicate, vêtue d'une simple robe blanche, sans aucun ornement sur la tête, si ce n'est sa délicieuse chevelure brune c'est Miss Clara Burnham ; elle est orpheline ; elle est l'amie intime de Mrs. Crayford, et doit rester auprès d'elle pendant le voyage du lieutenant au pôle arctique. Elle danse en ce moment avec le lieutenant et a, pour vis-à-vis, Mrs. Crayford et le capitaine Holding, qui commande le *Wanderer*.

La conversation entre le capitaine Holding et Mrs. Crayford, dans les intervalles de la danse, roule sur Miss Burnham. Le capitaine la considère avec un grand intérêt. Il admire sa beauté, mais il lui trouve l'air, pour une jeune fille, étrangement sérieux et abattu. Est-ce qu'elle est d'une santé délicate ?

Mrs. Crayford secoue la tête, soupire mystérieusement, et répond :

— D'une santé *très* délicate, capitaine.

— Elle est phtisique ?

— Nullement.

— Ah ! tant mieux. C'est une charmante personne. Elle m'intéresse au dernier point. Si j'avais seulement vingt ans de moins... Mais, comme je n'ai pas vingt ans de moins, je ferais mieux de ne pas aller au bout de ma phrase. Est-il indiscret, chère madame, de vous demander quelle est sa maladie ?

— De la part d'un étranger, cela pourrait être indiscret ; mais un vieil ami comme vous peut m'adresser toute sorte de questions. Je ne demanderais pas mieux que de vous dire de quel mal est atteinte Clara. C'est un mystère pour les docteurs eux-mêmes. Dans mon humble opinion, ce qu'elle souffre provient, en partie, de la manière dont elle a été élevée.

— Ah ! Ah ! dans une mauvaise pension, je suppose.

— Très mauvaise. Mais non pas dans le sens que vous donnez à ce mot, en ce moment. Les premières années de Clara se sont écoulées dans une vieille maison isolée, au milieu des Highlands d'Écosse. Ce sont ces montagnards ignorants qui ont fait le mal dont je viens de parler. Ils ont rempli son esprit des superstitions qui passent encore pour autant de vérités dans les

cantons sauvages du Nord, notamment la croyance dans ce qu'on appelle la seconde vue.

— Bon Dieu ! s'écria le capitaine, vous ne voulez pas dire qu'elle partage cette croyance, à une époque aussi éclairée que la nôtre ?

Mrs. Crayford regarda son cavalier en souriant d'un air moqueur.

— À cette époque si éclairée, capitaine, nous croyons aux tables tournantes et aux messages envoyés de l'autre monde par des esprits qui ne connaissent pas l'orthographe ! Auprès de ces superstitions, la seconde vue a quelque chose au moins de poétique, qui la recommande. Jugez, continua-t-elle sérieusement, l'effet d'un entourage comme celui dont je viens de parler sur une jeune personne aussi délicate et sensible, sur une fille d'un caractère naturellement romanesque, livrée à elle-même et qui mène une existence solitaire. Est-il surprenant qu'elle ait été atteinte de la superstition contagieuse qui régnait autour d'elle ? Est-il absolument incompréhensible que son système nerveux ait souffert en conséquence, à une époque si critique de sa vie ?

— Non, certainement, madame, non certainement, comme vous le dites. Seulement, ce qui m'étonne, moi, homme vulgaire, c'est de rencontrer dans un bal une jeune demoiselle qui croit à la seconde vue. Prétend-elle réellement qu'elle prévoit l'avenir ? Faut-il que je croie qu'elle a positivement des extases durant lesquelles elle voit des gens qui se trouvent dans des pays éloignés, et prédit ce qui doit arriver ? C'est ce qu'on appelle la seconde vue, n'est-ce pas ?

— C'est là, en effet, la seconde vue, capitaine. Et c'est là réellement et positivement ce qu'elle fait.

— La jeune dame qui nous fait vis-à-vis ?

— La jeune dame qui nous fait vis-à-vis.

Le capitaine attendit un moment pour laisser au flot d'informations qui venaient de lui être données le temps d'imprégner complètement le fond de son esprit. Quand il crut cette opération accomplie, il procéda résolument à de nouvelles découvertes.

— Puis-je vous demander, madame, si vous avez jamais vu cette jeune personne dans un de ses états d'extase, mais je dis vue... de vos propres yeux vue ?

— Ma sœur et moi l'avons vue ainsi il n'y a guère plus d'un mois, répondit Mrs. Crayford. Elle avait eu toute la matinée les nerfs agacés et irrités, et nous l'avions menée au jardin pour lui faire respirer un air frais. Tout à coup, incapables de deviner pourquoi, nous la voyons qui pâlit. Elle restait debout entre nous, insensible au toucher, insensible au bruit, immobile comme une pierre, et, en même temps, froide comme une morte. Cet état a duré quelques minutes, après lesquelles ses mains ont commencé à se mouvoir lentement, comme si elle marchait dans l'obscurité. Des mots sont sortis l'un après l'autre de sa bouche ; sa voix était lointaine et inexpressive, comme si elle parlait en dormant. Je ne puis vous dire s'il était question du passé ou de l'avenir. Seulement, j'ai compris qu'elle évoquait des personnes qui se trouvaient à l'étranger et nous étaient parfaitement inconnues, à ma sœur et à moi. Après un court laps de temps, la voilà qui devient tout à coup silencieuse. Ses couleurs un instant ont reparu sur son visage, puis elle a pâli de nouveau. Ses yeux se sont fermés, ses jambes se sont dérochées sous elle, et elle est tombée insensible dans nos bras.

— Elle est tombée insensible dans vos bras ! répéta le capitaine. C'est très extraordinaire ! Et dans cet état de santé, elle va dans des réunions, dans des bals ! C'est plus extraordinaire encore !

— Vous vous méprenez complètement, dit Mrs. Crayford. Elle n'est ici ce soir que pour me faire plaisir, et elle ne danse que pour faire plaisir à mon mari. En général, elle évite toutes les réunions. Le docteur lui recommande de se changer les idées et de se distraire. Elle ne veut pas l'écouter. Excepté quelques rares occasions comme celle-ci, elle persiste à rester au logis.

La figure du capitaine s'illumina en entendant cette allusion au médecin. On devait pouvoir lui soutirer quelques remarques d'ordre pratique. Un homme de science ! Il ne manquerait pas d'observer un sujet si obscur sous un nouveau jour.

— Qu'en pense-t-il maintenant ? dit le capitaine. Sous l'angle purement médical, comment l'explique-t-il ?

— Il ne veut rien affirmer, répondit Mrs. Crayford. Il m'a dit que des cas semblables à celui de Clara ne sont pas absolument rares dans la pratique médicale. Nous savons, m'a-t-il dit, que certains désordres, dans le cerveau et dans le système nerveux, produisent des effets tout aussi extraordinaires que ceux que vous m'avez décrits. Mais là s'arrête notre science. Ni la mienne ni celle d'aucun autre praticien, si habile qu'il soit, ne peut pénétrer le mystère de ce cas précis. On se heurte ici à une difficulté spéciale, parce que la vie de Miss Burnham, dans ses premières années, l'a prédisposée à attacher une importance superstitieuse à la maladie dont elle souffre, maladie que certains docteurs diraient volontiers hystérique. Je puis vous donner des prescriptions pour la maintenir en bonne santé, et je vous recommanderai d'essayer quelques changements dans son mode de vie, pourvu qu'au préalable vous allégiez son esprit de quelque chagrin secret qui peut-être pèse sur lui.

Le capitaine sourit, comme s'il s'approuvait intérieurement lui-même. Le docteur était allé au-devant des propres idées du capitaine, en conseillant une solution concrète de la difficulté.

— Oui ! oui ! nous avons mis enfin le doigt sur la plaie. Un chagrin secret. Oui ! oui ! c'est assez clair maintenant. Un désappointement amoureux ! Qu'en dites-vous, madame ?

— Je ne sais que dire, capitaine ; je n'y vois absolument goutte. La confiance que Clara m'accorde est illimitée sur toute autre matière, mais sur celle-ci, sur celle d'un chagrin supposé, cette confiance m'a totalement fait défaut jusqu'ici. Dans tout le reste, nous sommes comme deux sœurs. Quelquefois, je crains, en effet, qu'elle ne soit en proie à une peine secrète. Quelquefois, je me sens un peu blessée de son incompréhensible silence.

Le capitaine Holding avait une solution de bon sens toute prête pour une semblable difficulté.

— L'encouragement est tout ce dont elle a besoin, madame. Croyez-moi : cela dépend entièrement de vous. Encouragez-la à se confier à vous, et elle se confiera, voilà tout.

— J'attends pour l'encourager qu'elle soit seule avec moi, une fois que vous serez tous partis pour les mers polaires. En attendant, voulez-vous garder tout cela pour vous ? Voulez-vous

aussi me pardonner si je vous avoue que le tour qu'a pris notre conversation ne m'incite pas à la poursuivre ?

Le capitaine comprit à demi-mot. Changeant immédiatement de sujet, il entreprit sa compagne sur sa profession. Il commença par quelques phrases à propos des navires qui étaient commandés pour un service à l'étranger ; mais, voyant que cette matière n'intéressait pas Mrs. Crayford, il se rabattit sur les navires dont le retour était attendu. Cette tentative eut son effet, mais un effet qui surprit fort le capitaine.

— Savez-vous, dit-il, que *l'Atalante* doit arriver d'un moment à l'autre des côtes occidentales d'Afrique ? Avez-vous quelque connaissance parmi les officiers de ce navire ?

Le hasard voulut qu'il adressât cette question à Mrs. Crayford au cours d'une figure de la contredanse qui les rapprochait assez de leurs vis-à-vis pour en être entendus. Au même moment, au grand étonnement des amis et des admirateurs de Miss Clara Burnham, celle-ci commit une méprise qui embrouilla le quadrille. Chacun s'attendait à la voir réparer son erreur. Elle n'en fit rien. Pâle comme la mort, elle saisit son cavalier par le bras.

— La chaleur ! dit-elle d'une voix faible. Emmenez-moi... Emmenez-moi au grand air !

Le lieutenant Crayford la conduisit aussitôt hors du salon et la fit entrer dans le jardin d'hiver, qui était frais et désert. Naturellement, le capitaine et Mrs. Crayford quittèrent en même temps le quadrille. Le capitaine vit là une occasion de plaisanter.

— Est-ce que c'est une de ses extases qui commence ? dit-il tout bas à Mrs. Crayford. S'il en était ainsi, j'aurais une requête particulière à vous adresser comme commandant de l'expédition polaire. La Seconde Vue voudrait-elle me rendre le service, avant que nous quitions l'Angleterre, de découvrir quel est le chemin le plus court pour atteindre le passage du Nord-Ouest ?

Mrs. Crayford n'était pas d'humeur à se prêter à la plaisanterie.

— Si vous voulez me permettre de vous abandonner, dit-elle tranquillement, je vais essayer de savoir ce qui se passe.

À l'entrée du jardin d'hiver, elle rencontra son mari. Le lieutenant était un homme d'âge moyen, de haute taille, et d'une figure avenante. La simplicité et la douceur de ses manières exerçaient un invincible attrait, tout comme la bonté qui illuminait son regard bleu, honnête et courageux. En un mot, c'était un homme que chacun aimait, sans en excepter sa femme.

— Ne vous alarmez pas, dit-il. La chaleur l'a indisposée, c'est tout.

Mrs. Crayford hocha la tête. Elle regarda son mari d'un air en même temps narquois et tendre.

— Cher vieil innocent ! s'exclama-t-elle, cette explication peut être bonne pour vous. Quant à moi, je n'en crois pas un mot. Allez chercher une autre danseuse et laissez-moi avec Clara.

Elle entra dans le jardin d'hiver et vint s'asseoir à côté de la jeune fille.

— Voyons, ma chère ! commença-t-elle ; qu'est-ce que cela signifie ?

— Rien.

— Ce n'est pas une réponse, cela. Trouvez autre chose, Clara !

— La chaleur du salon...

— Ce n'est pas une réponse non plus. Dites-moi que vous voulez garder votre secret, et je comprendrai ce que cela veut dire.

Les yeux d'un gris limpide de Clara, tristes, se posèrent pour la première fois sur le visage de Mrs. Crayford et au même instant s'obscurcirent de larmes.

— Si j'osais seulement vous le dire ! murmura-t-elle ; mais je tiens si fort à la bonne opinion que vous avez de moi, Lucie, et je crains tant de la perdre !

Mrs. Crayford changea de manière. Son regard se fit grave. Elle scruta avec anxiété le visage de Clara.

— Vous savez aussi bien que je le sais moi-même que rien ne peut ébranler mon affection pour vous, dit-elle. Rendez justice, mon enfant, à votre vieille amie. Il n'y a personne ici qui puisse nous entendre. Ouvrez-moi votre cœur, Clara. Je vois que vous souffrez, et je veux alléger votre peine.

Clara commença de se rendre. En d'autres termes, elle commença de poser ses conditions.

— Voulez-vous me promettre de ne divulguer ce que je vais vous confier à âme qui vive ? s'enquit-elle.

Mrs. Crayford répondit à cette question par une autre :

— Par « âme qui vive », entendez-vous aussi mon mari ?

— Votre mari plus que tout autre. Je l'aime, je le vénère. Il est si noble et si bon ! Si je lui disais ce que je vais vous dire, il me mépriserait. Avouez-moi franchement, Lucie, si c'est trop exiger de vous que de vous demander de cacher quelque chose à votre mari.

— Vous déraisonnez, mon petit ! Quand vous serez mariée, vous verrez que, de tous les secrets, le plus facile à garder est celui qu'on ne veut pas confier à son mari. Je vous promets de me taire comme vous le demandez. Maintenant, commencez.

Clara hésitait. Avouer lui était douloureux.

— Je ne sais par où commencer, s'écria-t-elle d'un ton désespéré. Les mots ne me viennent pas.

— Alors, il faut que je vous aide. Vous trouvez-vous indisposée, ce soir ? Sentez-vous quelque chose de semblable à ce que vous avez senti le jour où vous étiez dans le jardin avec ma sœur et moi ?

— Oh ! non.

— Vous n'êtes pas indisposée, la chaleur ne vous a pas réellement incommodée, et cependant vous avez pâli et il vous a fallu quitter le quadrille. Il doit bien y avoir une explication ?

— Il y en a une. Le capitaine Helding...

— Le capitaine ! Par exemple ! Que vient faire ici le capitaine ?

— Il vous a parlé de *l'Atalante*. Il vous a dit que *l'Atalante* était attendue d'Afrique d'un moment à l'autre.

— Eh bien, qu'est-ce que cela vous fait ? Y a-t-il à bord de ce navire quelqu'un dont vous souhaitiez le retour ?

— Il y a quelqu'un à bord dont je redoute le retour.

Les magnifiques yeux noirs de Mrs. Crayford s'ouvrirent démesurément de surprise.

— Ma chère Clara, ce que vous me dites là est-il vrai ?

— Attendez un peu, Lucie, et vous jugerez vous-même. Il me faut remonter, si je veux que vous me compreniez, jusqu'à l'année qui a précédé celle où nous nous sommes connues, jusqu'à la dernière année de la vie de mon père. Vous ai-je jamais dit que mon père, à cause de sa santé, était allé s'établir dans le Sud, dans une maison du comté de Kent qu'un ami lui avait prêtée ?

— Non, ma chère. Je ne me souviens pas d'avoir jamais entendu parler de cette maison. Racontez-moi donc.

— Je n'ai rien à en dire, si ce n'est ceci cette maison était voisine d'une belle propriété entourée d'un parc qui appartenait

à un monsieur nommé Wardour, autre ami de mon père. Cet ami avait un fils unique.

Clara s'interrompit, agitant nerveusement son éventail. Mrs. Crayford la regarda attentivement. La jeune fille ne quittait pas des yeux cet objet. Elle ne disait mot.

— Quel était le nom de ce fils ? demanda Mrs. Crayford d'un ton calme.

— Richard.

— Ai-je raison, Clara, de supposer que Mr. Richard Wardour se prit d'admiration pour vous ?

La question produisit l'effet qu'en attendait Mrs. Crayford : elle encouragea Clara à poursuivre.

— Tout d'abord, j'eus quelque peine à savoir s'il m'admirait ou non. C'était un étrange jeune homme : opiniâtre à l'extrême et passionné, mais généreux et aimant, en dépit des défauts de son caractère. Comprenez-vous un tel caractère ?

— Il en existe des milliers. Moi aussi j'ai mes défauts de caractère. Je sens que je me mets déjà à aimer ce Richard. Continuez.

— Les jours s'écoulèrent, Lucie, puis les semaines. Les circonstances voulaient que nous nous rencontrions souvent. Je commençai peu à peu à soupçonner la vérité.

— Et Richard ne manqua pas de confirmer vos soupçons, naturellement...

— Non. Malheureusement pour moi, il n'était pas homme à se conduire ainsi. Il ne me parla jamais des sentiments que je lui inspirais. C'est moi qui m'en aperçus. Je ne pouvais pas ne pas les remarquer. Je fis tout ce que je pus pour lui laisser entendre que j'étais disposée à être pour lui une sœur, mais que je ne pourrais jamais lui être autre chose. Il ne me comprit pas — ou il ne voulut pas me comprendre, je ne saurais dire.

— Il ne le voulut pas, ma chère ; c'est plus probable. Continuez.

— Oui, c'est possible. Il y avait en lui une étrange timidité un peu fruste, qui me déconcertait et me laissait perplexe. Il ne s'expliqua jamais. Il semblait se comporter comme si nos futures existences eussent été arrangées pendant que nous étions enfants. Que pouvais-je faire, Lucie ?

— Ce que vous pouviez faire ? Vous pouviez demander à votre père de trancher la difficulté à votre place.

— Impossible ! Vous oubliez ce que je viens de vous dire mon père souffrait, à cette époque, de la maladie qui devait, par la suite, causer sa mort. Il était absolument hors d'état d'intervenir.

— N'y avait-il personne d'autre qui pût vous venir en aide ?

— Personne.

— Pas même une dame à qui vous fussiez en mesure de vous confier ?

— J'avais des connaissances parmi les dames du voisinage. Je n'avais pas d'amies.

— Quelle attitude avez-vous adoptée ?

— Aucune ne me parut appropriée. J'hésitais : je laissai passer le moment où il m'eût été possible d'avoir une explication avec lui.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Vous allez le savoir. J'aurais dû vous dire que Mr. Wardour était dans la marine.

— Vraiment ?... Il m'intéresse de plus en plus. Eh bien ?

— Un jour de printemps, Richard vint chez nous pour prendre congé avant d'aller rejoindre son navire. Je le croyais parti, et je passai dans la pièce voisine. C'était mon petit salon, et il ouvrait sur le jardin.

— Ah !

— Richard avait dû m'épier. Il parut tout à coup dans le jardin, et entra chez moi sans attendre mon invitation. Je fus un peu effrayée en même temps que surprise, mais je ne le lui laissai pas voir. « Qu'y a-t-il, monsieur ? » demandai-je. Il s'approcha de moi et me dit de son ton bref et brusque « Clara, je pars pour la côte d'Afrique. Si j'en reviens, je reviendrai promu à un nouveau grade, et nous savons tous deux ce qui arrivera. » Là-dessus, il m'embrassa. La colère me laissa sans voix — à moins que ce ne fût la peur ; il partit sans que j'eusse recouvré l'usage de la parole. J'aurais dû protester, je le reconnais. Mon silence n'était ni honorable, ni charitable envers lui. Vous ne sauriez me reprocher mon manque de courage et de franchise plus amèrement que je ne me le reproche moi-même !

— Ma chère enfant, je ne vous reproche rien. Je pense seulement que vous auriez pu lui écrire.

— Je lui ai écrit.

— Clairement ?

— Oui. Je lui ai dit textuellement qu'il s'était mépris, et que je ne pourrais jamais l'épouser.

— On ne saurait être plus clair. Ayant écrit cela, vous n'êtes point à blâmer. De quoi vous inquiétez-vous maintenant ?

— Supposez que ma lettre ne lui soit point parvenue.

— Pourquoi supposeriez-vous cela ?

— Ce que j'écrivais exigeait une réponse. J'avais demandé cette réponse. Je n'en ai pas reçu. Qu'en faut-il conclure ? Que ma lettre ne lui est pas parvenue. Et *l'Atalante* est attendue, Mr. Wardour revient en Angleterre. Mr. Wardour me réclamera comme sa femme ! Croyez-vous maintenant que je sais bien ce que je dis ? En doutez-vous encore ?

Mrs. Crayford se renversa d'un air distrait sur le dossier de sa chaise. Pour la première fois, depuis le commencement de cette conversation, elle laissa passer une question sans y répondre. Le fait est qu'elle réfléchissait.

Elle voyait clairement la position de Clara. Elle comprenait le trouble que cette position jetait dans l'âme d'une jeune fille. Cependant, tout bien considéré, il lui était impossible de concevoir l'extrême agitation de Clara. Son coup d'œil rapide et sûr lui avait fait remarquer que la physionomie de la jeune fille ne laissait voir aucun soulagement, maintenant qu'elle s'était déchargée du poids de son secret. Il y avait évidemment là-dessous quelque chose d'important qu'il restait encore à découvrir. Un doute subtil traversa l'esprit de Mrs. Crayford et lui inspira la question suivante, qu'elle adressa tout de go à sa jeune amie :

— Ma chère, m'avez-vous fait une confession bien entière ?

Clara tressaillit, comme si cette question la terrifiait.

Mrs. Crayford, sûre d'avoir mis la main sur le fil conducteur, répéta résolument sa question en d'autres termes. Au lieu de répondre, Clara leva les yeux et, en même temps, pour la première fois ses joues se colorèrent légèrement.

Regardant instinctivement de son côté, Mrs. Crayford s'aperçut de la présence, dans le jardin d'hiver, d'un jeune homme qui réclamait Clara pour la valse qui allait commencer. Mrs. Crayford redevint pensive. « Ce jeune homme, se demanda-t-elle, aurait-il quelque rapport avec la partie que Clara ne m'a pas révélée de son histoire ? Serait-ce là véritablement la cause secrète de la terreur de Clara apprenant le retour imminent de Mr. Richard Wardour ? » Mrs. Crayford résolut d'éclaircir ce doute.

— Est-ce un de vos amis, ma chère ? demanda-t-elle de l'air le plus naturel du monde. Si vous nous présentiez l'un à l'autre ?

Clara, toute confuse, présenta le jeune homme.

— Mr. Francis Aldersley, Lucie. Mr. Aldersley appartient à l'expédition polaire.

— Vous êtes attaché à l'expédition ? s'exclama Mrs. Crayford. Comme j'y suis attachée aussi par mon mari, le mieux serait que je me présente moi-même, monsieur, puisque Clara a oublié de le faire. Je suis Mrs. Crayford. Mon mari est le lieutenant Crayford, du *Wanderer*. Appartenez-vous à ce navire ?

— Je n'ai pas cet honneur, madame ; j'appartiens au *Sea-Mew*.

Les beaux yeux de Mrs. Crayford allèrent de Clara à Francis Aldersley. Elle devina ce que Clara souhaitait cacher. Le jeune officier avait un beau visage ouvert et des manières distinguées. C'était précisément la personne la plus propre à compliquer la difficulté entre Clara et Richard Wardour. Le temps manquait pour faire une plus ample enquête, car la musique avait joué le prélude de la valse, et Francis Aldersley attendait sa valseuse. Après de rapides excuses adressées au jeune homme, Mrs. Crayford tira Clara à part et lui dit à l'oreille :

— Un mot, ma chère, avant que vous rentriez dans la salle de bal. Il m'est suggéré par le peu que vous m'avez dit, mais ce peu me suffit pour comprendre votre position mieux que vous ne la comprenez vous-même. Voulez-vous connaître mon opinion, même si je vous parais présomptueuse ?

— J'aspire à la connaître, Lucie. J'ai besoin de votre opinion ; j'ai besoin de votre conseil.

— Vous aurez l’une et l’autre, en termes aussi clairs et aussi concis que possible. Premièrement, mon opinion : vous n’avez pas le choix ; il faut en venir à une explication avec Mr. Wardour, aussitôt qu’il sera arrivé. Deuxièmement, mon conseil si vous désirez rendre l’explication facile des deux côtés, prenez soin de la fournir en qualité de *femme entièrement libre*.

Mrs. Crayford appuya fortement sur ces trois derniers mots, et le regard insistant qu’elle posait sur Francis Aldersley leur donna plus de poids encore.

— Je ne veux pas vous tenir plus longtemps séparée de votre cavalier, Clara, ajouta-t-elle, avant de se diriger la première vers la salle de bal.

Le poids qui pesait sur l'âme de Clara lui parut encore plus lourd après ce que Mrs. Crayford lui avait dit. Elle était trop malheureuse pour s'abandonner à l'influence entraînante de la valse. Dès la fin du premier tour, elle se plaignit d'être fatiguée. Francis Aldersley regarda le jardin d'hiver, qui était encore frais et désert, et il y ramena Clara, qu'il fit asseoir au milieu des arbustes. Elle essaya, mais faiblement, de le renvoyer.

— Je ne veux pas, monsieur, vous empêcher de danser.

Il s'assit auprès d'elle et promena avec délices son regard sur le charmant visage de Clara, qu'elle tenait baissé sur sa poitrine et n'osait tourner vers lui. Il lui murmura à l'oreille :

— Appelez-moi Frank.

Elle ne demandait pas mieux que de l'appeler Frank, car elle l'aimait de tout son cœur. Mais l'avis de Mrs. Crayford était encore présent à son esprit. Elle n'ouvrit pas la bouche. Son amant s'approcha un peu plus et lui demanda une autre faveur. Les hommes sont tous les mêmes dans ces occasions. Le silence les encourage invariablement à oser davantage.

— Clara, avez-vous oublié ce que je vous ai dit hier au concert ? Puis-je le dire encore ?

— Non !

— Nous appareillons demain pour les mers polaires. Peut-être ne serai-je pas de retour avant plusieurs années. Ne me laissez pas partir sans espérance. Songez à ce long temps que je vais passer loin de vous, dans ces sombres régions du Nord. Faites que ce soit un temps heureux pour moi !

Quoiqu'il parlât avec toute l'ardeur d'un homme, il était à peine sorti de l'adolescence ; il n'avait encore que vingt ans, et il allait risquer sa vie, à peine commencée, en pleines profondeurs glacées ! Clara eut pitié de lui ; il était le premier être humain pour lequel elle eût jamais ressenti une pitié pareille. Il lui saisit doucement la main ; elle s'efforça de la dégager.

— Quoi ! pas même cette légère faveur, en ce dernier soir ? Le cœur sincère de Clara prit le parti de son amant ; elle lui laissa sa main et sentit la douce et persuasive pression de celle de Francis.

Dès ce moment, elle fut une femme perdue ; ce n'était plus qu'une question de temps.

— Clara ! m'aimez-vous ?

Silence. Elle n'ose le regarder, elle tremble, en proie aux sensations contradictoires du plaisir et de la douleur. Le bras de son amant enveloppe sa taille ; il répète sa question dans un doux murmure ; ses lèvres touchent presque la petite oreille rose de Clara lorsqu'il lui demande pour la seconde fois :

— M'aimez-vous ?

Elle ferme à demi les yeux ; elle n'entend que ces mots ; elle ne sent rien que le bras de Frank autour de sa taille ; elle oublie les avertissements de Mrs. Crayford ; elle oublie Wardour lui-même ; elle oublie tout au monde excepté son amour et laisse tomber sa tête sur la poitrine de Frank. Telle est sa réponse.

Il soulève cette belle tête, ce visage inondé de larmes... Leurs lèvres se rencontrent dans leur premier baiser... Ils sont au ciel. C'est la voix de Clara qui les ramène sur terre ; c'est Clara qui, dans un sursaut, laisse échapper :

— Ah ! qu'ai-je fait ?

Comme de coutume, elle s'inquiétait trop tard.

Frank lui répondit :

— Mon bonheur, cher ange ! Quand je reviendrai, ce sera pour faire de vous ma femme.

Elle frémit car à ces mots elle se rappela Richard Wardour.

— Écoutez, dit-elle, que personne ne sache que nous nous sommes engagés l'un à l'autre jusqu'à ce que je vous permette de l'avouer ! Souvenez-vous bien de cela.

Il le lui promit. Il essaya encore de passer son bras autour de la taille de Clara ; mais elle ne le lui permit pas. Elle était redevenue maîtresse d'elle-même ; elle voulut absolument le renvoyer, après lui avoir laissé prendre ce baiser.

— Allez ! lui dit-elle. J'ai besoin de voir Mrs. Crayford. Trouvez-la ! Dites-lui que je l'attends ici et veux lui parler. Allez me la chercher tout de suite, Frank, pour l'amour de moi.

Il n'y avait pas à hésiter ; il fallait obéir. Frank s'imprégna une dernière fois les yeux et l'esprit de tant de beauté, puis il sortit pour exécuter l'ordre de Clara ; c'était l'homme le plus heureux de toute la salle de bal cinq minutes auparavant, il n'était que le cavalier de Clara pour une valse ; il avait parlé, et il était devenu son cavalier pour la vie.

Il ne lui fut pas facile de trouver Mrs. Crayford dans la foule. Comme il la cherchait en toutes directions, il remarqua la présence d'un étranger qui paraissait, de son côté, être aussi en quête de quelqu'un. C'était un homme brun, au front lourd, aux membres robustes, vêtu d'un uniforme vieux et râpé d'officier de marine. Ses manières, étonnamment résolues et circonspectes, étaient sans conteste celles d'un homme du monde. Il circulait lentement parmi la foule, s'arrêtant pour regarder chaque femme près de laquelle il passait, puis il s'éloignait en sourcillant. Ses pas l'ayant conduit au seuil du jardin d'hiver, il y pénétra après un court moment de réflexion, découvrit parmi les arbustes et les fleurs l'éclat d'une robe blanche, s'en approcha pour voir le visage de la dame qui la portait et poussa un cri de joie en se trouvant en présence de Clara.

Elle se leva d'un bond et resta devant lui, muette, immobile, comme transformée en statue. Toute sa force vitale se concentra dans ses yeux, ses yeux qui lui disaient qu'elle voyait devant elle Richard Wardour.

Il fut le premier à parler :

— Je regrette de vous avoir effrayée, ma chérie. Je n'ai pensé à rien, si ce n'est au bonheur de vous revoir. Il n'y a que deux heures que nous avons jeté l'ancre. J'ai passé quelque temps à vous chercher, et quelque temps à prendre mon billet d'entrée à ce bal, dès qu'on m'a dit que vous y étiez. Félicitez-moi Clara, j'ai été promu. Je reviens pour faire de vous ma femme.

Le visage de Clara exprimait une terreur aveugle : l'espace d'un instant, une légère rougeur s'y répandit : les lèvres de la jeune fille remuèrent. Elle interrogea Wardour d'un ton brusque :

— Avez-vous reçu ma lettre ?

Il tressaillit.

— Une lettre de vous ? Je n'en ai reçu aucune.

L'animation passagère qui avait agité la physionomie de Clara s'effaça. Elle fit quelques pas en arrière et se laissa tomber sur une chaise. Il avança vers elle, étonné et alarmé. Elle se recroquevilla sur son siège, comme si elle avait peur de lui.

— Clara ! vous ne m'avez pas seulement serré la main ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

Il attendit un moment, la regardant en silence. Elle ne répondit pas. Un éclair d'irritation jaillit dans le regard de Wardour. Il répéta plus fort, sévèrement :

— Qu'est-ce que cela veut dire ?

Cette fois, elle répondit. Le ton de Wardour l'avait blessée, lui rendant tout son courage.

— Cela veut dire, monsieur, que vous vous êtes mépris depuis le commencement.

— Comment me suis-je mépris ?

— Vous avez conçu une fausse espérance, et ne m'avez pas laissé le temps de vous détromper.

— En quoi ai-je conçu une fausse espérance ?

— En vous montrant trop prompt et en présumant trop de vous-même et de moi. Vous m'avez absolument mal comprise. Je suis fâchée de vous affliger ; mais, dans votre propre intérêt, je dois vous parler clairement. Je suis toujours votre amie, monsieur. Je ne serai jamais votre femme.

Il répéta machinalement ces derniers mots. Il sembla douter d'avoir bien entendu.

— Vous ne serez jamais ma femme ?

— Jamais !

— Pourquoi ?

Clara ne répondit pas. Elle était incapable de lui faire un mensonge ; elle avait honte de lui dire la vérité.

Il se pencha sur elle et saisit tout à coup sa main. Il la retint avec force et se pencha encore plus bas, cherchant à découvrir, dans les traits de Clara, des signes en mesure de répondre pour elle. Plus il la regardait, plus il avait le visage qui s'assombrissait. La vérité commençait de lui apparaître, et il le déclara en ces termes :

— Quelque chose vous a fait changer de sentiment à mon égard, Clara. Quelqu'un vous a influencée contre moi. Est-ce... vous me forcez à vous poser cette question... est-ce un autre homme ?

— Vous n'avez pas le droit de m'interroger de la sorte !

Il continua, ignorant ce qu'elle venait de lui dire.

— Cet homme est-il venu se placer entre vous et moi ? Pour moi, je parle clairement ; parlez-moi clairement en retour.

— J'ai parlé. Je n'ai rien de plus à vous dire.

Il se fit alors une pause. Elle vit s'allumer dans les yeux de Wardour un signal qui, de plus en plus vif, trahissait le feu qui l'habitait. La pression avec laquelle il lui étreignait la main s'accrut. Il lui adressa un dernier appel.

— Réfléchissez... Réfléchissez avant qu'il soit trop tard. Votre silence ne vous servira de rien ; si vous persistez à le garder, je le prendrai pour un aveu. M'entendez-vous ?

— Je vous entends.

— Clara Burnham, je ne suis pas un homme dont on puisse se jouer ! Clara Burnham, j'insiste pour connaître la vérité ! Êtes-vous à un autre ?

Clara ressentit profondément, avec sa susceptibilité de femme, l'injure impliquée dans ce doute qui lui était jeté à la face.

— Monsieur, vous vous oubliez quand vous exigez de la sorte que je vous rende compte de ma conduite. Je ne vous ai jamais encouragé, je ne vous ai jamais donné ni promesse ni gage...

Il l'interrompit brusquement :

— Vous vous êtes engagée en mon absence ! Vos paroles le confessent ! Vos regards le confessent ! Vous vous êtes engagée envers un autre homme !

— Si je me suis engagée, quel droit avez-vous de vous en plaindre ? répondit-elle avec fermeté. Quel droit avez-vous de contrôler mes actions ?

Ces derniers mots moururent sur ses lèvres. Wardour laissa aller brusquement la main qu'il tenait encore. Elle remarqua dans son regard un changement notable, un changement qui lui dit quelles terribles passions elle avait déchaînées dans l'âme du jeune homme. Elle lut sur sa figure, obscurément il est vrai,

mais elle lut quelque chose qui la fit trembler, non pas pour elle, mais pour Frank.

Peu à peu, la teinte sombre qui couvrait la face de Wardour se dissipa ; il baissa la voix et prononça plus calmement ces mots d'adieu.

— N'en dites pas davantage, mademoiselle, vous en avez dit assez. Vous m'avez répondu, vous m'avez congédié – il se tut, et, s'approchant d'elle : Le temps viendra peut-être, ajouta-t-il, la main sur le bras de la jeune fille, où je vous pardonnerai. Mais l'homme qui m'a dérobé votre cœur regrettera le jour où vous et lui vous vous êtes rencontrés.

Sur ces mots, il s'éloigna.

Quelques minutes plus tard, comme Mrs. Crayford entrait dans le jardin d'hiver, un domestique vint à sa rencontre ; il s'arrêta, souhaitant manifestement parler.

— Que désirez-vous ? lui demanda-t-elle.

— Pardon, madame, auriez-vous par hasard un flacon de sels ? Il y a là, au milieu des plantes, une jeune dame qui se trouve mal.

(Entre les scènes, l'appontement.)

Le lendemain matin, au moment fixé pour le départ des navires, le ciel était radieux et rafraîchi par une bonne brise. Mrs. Crayford, qui s'était proposé d'accompagner son mari jusqu'au rivage pour assister à son embarquement, entra d'abord dans la chambre de Clara, désireuse de savoir comment elle avait passé la nuit. À son grand étonnement, elle la trouva tout habillée et prête comme elle à sortir.

— Qu'est-ce que cela veut dire, ma chère ? Après ce que vous avez souffert la nuit dernière, après la secousse que vous a donnée la vue de ce Wardour, pourquoi ne pas suivre mon conseil et rester dans votre lit ?

— Je ne puis y tenir. Je n'ai pas dormi de la nuit. Êtes-vous déjà sortie ?

— Non.

— Avez-vous vu Mr. Wardour ou avez-vous entendu parler de lui ?

— Quelle singulière question !

— Répondez-y ! Ne plaisantez pas là-dessus.

— Calmez-vous, Clara. Je n'ai point vu Mr. Wardour ; je n'ai point entendu parler de lui. Croyez ce que je vous dis, il est loin d'ici en ce moment.

— Non ! Il est ici ! Il est près de nous ! Toute la nuit, un pressentiment m'a poursuivie. Frank et Mr. Wardour se rencontreront.

— Ma chère enfant, à quoi pensez-vous ? Ils sont complètement étrangers l'un à l'autre.

— Il arrivera quelque chose qui les mettra en rapport. Je le sens ! Je le sais ! Ils se rencontreront, ils se prendront d'une querelle mortelle, et j'en aurai été la cause. Oh ! Lucie, pourquoi n'ai-je pas suivi votre avis ? Pourquoi ai-je laissé voir à Frank que je l'aimais ? Allez-vous à l'embarcadère ? Je suis prête, il faut que je vous y suive.

— Vous ne devez pas y songer, Clara. Il y aura une foule énorme, une grande confusion sur le rivage. Vous n'êtes pas assez forte pour endurer cette épreuve. Attendez-moi. Je ne serai pas longtemps absente. Attendez que je revienne.

— Je veux... Je dois aller avec vous !... La foule !... Il sera au milieu de cette foule ! La confusion !... Dans cette confusion, il trouvera son chemin pour arriver jusqu'à Frank ! Ne me demandez pas d'attendre. Je deviendrai folle si j'attends. Je n'aurai pas un moment de tranquillité que je n'aie vu, vu de mes propres yeux, Frank embarqué sain et sauf dans le canot qui doit le transporter à son navire. Vous avez mis votre chapeau, qu'attendons-nous ? Venez, ou j'irai sans vous. Regardez la pendule ! Nous n'avons pas un moment à perdre !

Il n'y avait pas à ergoter. Mrs. Crayford céda. Les deux femmes sortirent ensemble.

L'embarcadère, comme l'avait prévu Mrs. Crayford, était encombré de spectateurs. Non seulement les parents et les amis des marins de l'expédition mais encore des étrangers en grand nombre étaient accourus pour voir partir les navires. Les yeux de Clara erraient pleins d'angoisse parmi cette foule mêlée, cherchant l'homme qu'elle craignait de voir et ne le voyant pas. Ses nerfs étaient si ébranlés qu'elle tressaillit et poussa un cri d'effroi en entendant tout à coup derrière elle la voix de Frank.

— Les canots du *Sea-Mew* attendent, dit-il. Il faut que je parte, très chère. Comme vous êtes pâle, Clara ! Êtes-vous indisposée ?

Elle ne répondit pas à cette question ; mais, le regardant avec des yeux égarés, les lèvres tremblantes, elle demanda :

— Ne vous est-il rien arrivé, Frank, rien d'extraordinaire ?

Frank se prit à rire en entendant cette interrogation surprenante.

— Rien d'extraordinaire, répéta-t-il. Rien que je sache, si ce n'est que je m'embarque pour les mers polaires. Voilà qui est extraordinaire, ou je me trompe fort !

— Personne ne vous a parlé depuis la nuit dernière ? Aucun étranger ne vous a suivi dans les rues ?

Sidéré, Frank se tourna vers Mrs. Crayford.

— Que veut-elle dire, au nom du ciel ?

Grâce à son imagination toujours en éveil. Mrs. Crayford trouva à l'instant une réponse à cette question.

— Croyez-vous aux rêves, Frank ? Naturellement, vous n'y croyez pas ! Clara a rêvé de vous, et Clara est assez folle pour croire aux rêves. C'est là tout. N'en parlons plus. Écoutez ! On vous appelle. Dites-nous au revoir, ou vous arriverez trop tard pour monter sur le canot.

Frank prit la main de Clara, longtemps après, au milieu des sombres journées et des mornes nuits des régions polaires, il devait se rappeler combien cette main était froide et insensible quand il l'avait pressée dans la sienne.

— Courage, Clara ! lui dit-il gaiement, la douce moitié d'un marin doit s'accoutumer aux départs. Le temps passera bien vite. Au revoir, ma chérie ! Au revoir, ma femme.

Il déposa un baiser sur la main froide de Clara : il regarda une dernière fois cette pâle et belle figure qu'il était appelé à ne pas revoir de plusieurs années peut-être. « Comme elle m'aime ! songea-t-il. Et que la séparation la fait souffrir ! » Il tenait toujours sa main : il l'aurait tenue longtemps encore si Mrs. Crayford n'y avait mis sagement bon ordre en l'obligeant à s'éloigner.

Les deux dames le suivirent à travers la foule en gardant une distance prudente et le virent monter dans le canot. Les avirons s'abattirent sur les flots ; Frank salua Clara de son chapeau. Bientôt un vaisseau à l'ancre cacha le canot à la vue. Frank disparaissait, en route pour les profondeurs glacées !

— Vous voyez ! Point de Wardour dans le canot, dit Mrs. Crayford. Point de Wardour sur le rivage. Que cela vous serve de leçon, ma chère ! Ne soyez jamais plus assez folle pour croire encore aux pressentiments !

Le regard méfiant de Clara errait toujours parmi la foule.

— N'êtes-vous pas encore satisfaite ? lui demanda Mrs. Crayford.

— Non, répondit Clara, je ne suis pas encore satisfaite.

— Quoi ! vous continuez de le chercher ? Cela est par trop absurde. Voici mon mari. Je vais lui dire d'appeler une voiture, et je vous renverrai à la maison.

Clara recula de quelques pas.

— Je ne veux pas m'interposer entre vous et votre mari pendant vos adieux, dit-elle ; je vous attendrai ici.

— Attendre ici ! Pourquoi ?

— Pour voir ce que je pourrai encore voir, ou entendre ce que je pourrai entendre.

— Toujours Mr. Wardour ?

— Toujours Mr. Wardour.

Mrs. Crayford se tourna vers son mari sans ajouter un mot. L'obstination de Clara dépassait l'entendement.

Les canots du *Wanderer* prirent la place laissée vacante par ceux du *Sea-Mew*. Des acclamations se firent entendre dans les rangs les plus éloignés de la foule. Elles annonçaient l'arrivée du commandant de l'expédition. Le capitaine Holding parut en effet, regardant à droite et à gauche : il cherchait son premier lieutenant. Remarquant que Crayford était avec sa femme, le capitaine pria celle-ci, de la meilleure grâce possible, de souffrir qu'il causât un instant avec le lieutenant.

— Permettez à votre mari de vaquer une minute aux devoirs de sa profession, madame, et vous pourrez ensuite le garder encore une demi-heure auprès de vous. C'est l'expédition, et non le capitaine, chère madame, qu'il faut blâmer de séparer ainsi un mari de sa femme. À la place de Crayford, j'aurais laissé les célibataires aller chercher le passage du Nord-Ouest, et je serais resté chez moi auprès de vous.

Après s'être excusé en ces termes flatteurs et qui ne péchaient pas par excès de subtilité, le capitaine Holding s'éloigna de quelques pas avec le lieutenant. Le hasard fit que les deux officiers allèrent s'entretenir à peu de distance de l'endroit où attendait Clara. Le capitaine et le lieutenant étaient trop absorbés par l'affaire qui les préoccupait pour remarquer cette circonstance. Ni l'un ni l'autre n'eurent le moindre soupçon que Clara pût entendre, et elle entendit bel et bien tout ce qu'ils se dirent.

— Vous avez reçu ma note, ce matin ? s'enquit le capitaine.

— Certainement, capitaine ; autrement, je serais déjà à bord.

— Je vais m'y rendre sur-le-champ, ajouta le capitaine. Mais il faut que je vous prie auparavant de retenir à l'embarcadère

vosre canot une demi-heure encore ; vous pourrez pendant ce temps rester auprès de votre femme. J'ai pensé à cela, Crayford.

— Je vous en suis très reconnaissant, capitaine. Je suppose que vous avez eu une autre raison d'intervertir l'ordre accoutumé des choses, en retenant le lieutenant sur le rivage tandis que le capitaine se rend à bord.

— C'est parfaitement vrai ; j'ai eu une autre raison. Je désire que vous attendiez un volontaire qui vient se joindre à nous.

— Un volontaire !

— Oui. Il lui faut compléter à la hâte son équipement, ce qui lui demandera une demi-heure.

— C'est une résolution bien soudaine de sa part.

— Sans doute, très soudaine.

— Et, si je puis me permettre... Dans la situation où nous sommes, n'est-ce pas faire attendre bien longtemps les navires pour un seul homme ?

— Certainement, mais un homme qui mérite de prendre part à notre expédition mérite qu'on l'attende. Cet homme mérite de venir avec nous, car il vaut son pesant d'or dans une entreprise comme la nôtre. Acclimaté à toutes les températures, rompu à toutes les fatigues, robuste, brave compagnon, habile marin, enfin très bon officier, il m'est bien connu ; autrement, je ne l'aurais point enrôlé à notre bord. C'est une excellente acquisition qu'un pareil volontaire. Il est revenu hier d'un service à l'étranger.

— Il est revenu seulement hier d'un service à l'étranger, et il s'engage ce matin comme volontaire dans notre expédition vers le pôle arctique ? Vous me stupéfiez !

— Je le crois volontiers ; vous ne pouvez être plus étonné que je ne l'ai été quand il s'est présenté à mon hôtel et m'a appris ce qu'il désirait. « Quoi ! mon cher ami, lui ai-je dit, vous arrivez à peine, et vous êtes déjà fatigué de votre liberté, après en avoir joui seulement quelques heures ! » Sa réponse m'a fait tressaillir. Il m'a dit : « Je suis las de la vie. Je suis revenu chez moi, et j'y ai trouvé une peine, qui m'a, ou peu s'en est fallu, brisé le cœur. Si je ne trouve pas un refuge contre cette peine dans l'absence et dans de rudes travaux, je suis un homme

perdu. Voulez-vous me donner ce refuge ? » Voilà ce qu'il m'a dit, Crayford, mot pour mot.

— Lui avez-vous demandé de s'expliquer plus nettement ?

— Que non ! Je sais ce qu'il vaut. J'ai enrôlé le pauvre diable à l'instant. Je n'ai pas voulu le fatiguer de mes questions. Point n'est besoin de lui demander de s'expliquer davantage. Les faits parlent d'eux-mêmes en pareil cas. C'est la vieille histoire, mon cher ami. Il s'agit d'une femme, naturellement.

Mrs. Crayford, qui attendait le retour de son mari aussi patiemment que possible, tressaillit en sentant une main se poser soudain sur son épaule. Elle se retourna et se trouva en face de Clara ! Sa surprise fit place aussitôt à un sentiment d'effroi. Clara tremblait de la tête aux pieds.

— Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui vous a effrayée, ma chère ?

— Lucie ! J'ai entendu parler de *lui*.

— De Wardour ? Encore ?

— Rappelez-vous ce que je vous ai dit. J'ai entendu chaque mot de la conversation qu'ont eue le capitaine Helling et votre mari. Un homme est venu trouver le capitaine ce matin et s'est enrôlé comme volontaire sur le *Wanderer*. Le capitaine l'a accepté. Cet homme est Mr. Wardour.

— Vous n'y pensez pas ! Êtes-vous sûre de ce que vous dites ? Avez-vous entendu le capitaine prononcer son nom ?

— Non.

— Alors comment savez-vous qu'il s'agissait de Mr. Wardour ?

— Ne me le demandez pas. J'en suis sûre, comme je suis sûre d'être debout devant vous. Ils vont partir ensemble, Lucie, partir pour le pays des glaces et des neiges éternelles. Mon pressentiment s'est vérifié ! Ils se trouveront en présence, l'homme qui doit être mon mari et l'homme dont j'ai brisé le cœur !

— Votre pressentiment ne s'est pas vérifié, Clara. Ces deux hommes ne se sont pas rencontrés ici ; ils ne se rencontreront probablement pas ailleurs. Ils sont à bord de deux navires séparés. Frank appartient au *Sea-Mew*, et Mr. Wardour au *Wanderer*. Voyez ! le capitaine a fini. Mon mari vient à nous. Laissez-moi m'assurer du fait. Laissez-moi parler à mon mari.

Le lieutenant Crayford revint auprès de sa femme.

— William ! lui dit-elle aussitôt, vous avez un nouveau volontaire qui va monter sur le *Wanderer* ?

— Quoi ! vous avez écouté ma conversation avec le capitaine ?

— Je désire savoir son nom.

— Comment donc avez-vous fait pour entendre ce que nous avons dit ?

— Son nom ? Le capitaine vous a-t-il dit son nom ?

— Ne vous échauffez pas, ma chère. Voyez ! vous alarmez Miss Burnham. Le nouveau volontaire nous est parfaitement étranger. Voici son nom. C'est le dernier du rôle de l'équipage.

Mrs. Crayford arracha le rôle des mains de son mari et lut le nom : Richard Wardour.

SCÈNE II – LA HUTTE DU SEA-MEW

6

Deux années se sont écoulées depuis que les explorateurs partis d'Angleterre à la recherche d'un passage au nord-ouest ont dit au revoir à leur pays natal et au monde civilisé. L'entreprise a échoué. L'expédition arctique s'est perdue au milieu des glaces des mers polaires. Les excellents navires *Wanderer* et *Sea-Mew*, ensevelis dans ces vastes solitudes, ne sillonneront jamais plus les flots. Dépouillés de leurs plus légers gréements, les deux vaisseaux ont été employés à la construction de huttes sur la terre ferme.

La plus grande de ces huttes qui servent d'abri aux membres de l'expédition est occupée par les survivants de l'équipage du *Sea-Mew*, officiers et matelots. Le long de l'un des côtés de la principale pièce sont les couchettes et le foyer. Sur l'autre côté existe une large baie formée par un rideau de grosse toile, baie qui fait communiquer cette pièce avec une autre, consacrée au logement des officiers supérieurs. Un hamac est suspendu aux poutres grossières du plafond de la première pièce pour servir de lit supplémentaire, et dans ce hamac dort un homme complètement enseveli sous ses couvertures. À côté du foyer, un autre homme, censé monter la garde, dort profondément, le malheureux. Derrière lui se trouve un vieux tonneau qui sert de table et sur lequel on voit un pilon, un mortier, et une casserole pleine d'os d'animaux desséchés. Ce sont les apprêts du dîner du jour. En guise d'ornements, les parois sombres de la pièce laissent apparaître par intervalles, dans les crevasses entre les poutres, un étincellement de glaçons qui vibrent à la flamme du

foyer. Aucun vent ne siffle autour de cette habitation isolée, aucun cri d'oiseau ne s'élève, aucun appel de bête sauvage. Au-dehors comme au-dedans règne en ce moment un effrayant silence, le silence des déserts polaires.

Le premier bruit qui interrompit ce silence vint de la seconde partie de la hutte du *Sea-Mew*, réservée aux officiers. L'un d'eux souleva le rideau de toile et entra dans la pièce principale. Le froid et les privations avaient tristement éclairci les rangs des navigateurs. Le commandant du *Sea-Mew*, le capitaine Ebsworth, était dangereusement malade. Le premier lieutenant était mort. Un officier du *Wanderer* occupait provisoirement leurs places, avec l'autorisation du capitaine Holding : c'était le lieutenant Crayford.

Il s'approcha de l'homme qui était auprès du feu et le réveilla.

— Debout, Bateson ! Votre quart est fini.

L'homme qui allait prendre sa place sortit de dessous un amas de voiles, au fond de la hutte, et Bateson alla se coucher en bâillant. Le lieutenant se promena rapidement de long en large à travers la pièce, essayant, par cet exercice, de réchauffer son sang refroidi.

Le pilon et le mortier qui étaient sur le tonneau attirèrent son attention ; il s'immobilisa et leva les yeux vers l'homme dans le hamac.

— Il faut que je fasse lever le cuisinier, se dit-il en souriant. Ce garçon ne sait pas combien il contribue à ranimer mon courage. C'est bien le plus incurable grognon du monde ; et cependant, à l'entendre, c'est le seul homme gai de tout l'équipage. John Want ! John Want ! Levez-vous et descendez !

Une tête coiffée d'un bonnet de nuit rouge émergea lentement de dessous les couvertures. Un nez mélancolique se posa sur le bord du hamac, et une voix digne de ce nez exprima en ces termes l'opinion de John sur le climat du pôle.

— Seigneur ! Seigneur ! Voilà toute mon haleine congelée sur la couverture. Des glaçons, s'il vous plaît, monsieur, entourent ma bouche et s'étendent partout sur ma couverture. Chaque fois

que j'ai ronflé, j'ai produit de la glace. Quand un homme porte le froid en lui-même, à ce point qu'il gèle son propre lit, il ne peut aller bien loin. N'importe ! je ne dois pas murmurer.

Crayford frappa sur la casserole avec impatience. John Want descendit à terre sans cesser de grommeler, à l'aide de la corde attachée à la tête de son hamac ; mais au lieu de s'approcher de son officier et de sa casserole il clopina en frissonnant jusqu'au foyer et tint son menton aussi près du feu qu'il le put. Crayford le suivit du regard.

— Eh bien, que faites-vous donc là ?

— Je dégèle ma barbe, lieutenant.

— Venez ici tout de suite, et occupez-vous de ces os.

John Want ne bougea pas d'un pouce ; il tenait quelque chose au-dessus du feu. Crayford commença de s'impatienter.

— Et que diable faites-vous, maintenant ?

— Je dégèle ma montre, lieutenant. Elle est restée toute la nuit sous mon oreiller, et cependant elle est arrêtée. Quel aimable, quel salubre, quel bienfaisant climat ! N'est-ce pas, lieutenant ? N'importe ! je ne dois pas murmurer.

— Oui ! c'est entendu. Regardez ici ! Ces os sont-ils broyés assez menu ?

John Want s'approcha brusquement du lieutenant et l'envisagea avec l'apparence du plus vif intérêt.

— Pardon, lieutenant, dit-il, mais comme votre voix sonne creux ce matin !

— Ne vous inquiétez pas de ma voix. Les os ! les os !

— Oui, lieutenant, les os. Ils ont besoin d'être encore un peu pilés. Je ferai de mon mieux, lieutenant, pour l'amour de vous.

— Que voulez-vous dire ?

John Want secoua la tête et regarda Crayford avec un sourire triste.

— Je ne crois pas avoir l'honneur de vous faire encore longtemps de la soupe aux os, lieutenant. Pensez-vous que vous résisterez longtemps à ce régime ? Je ne le crois pas, sauf votre respect. Je m'imagine que dans huit ou dix jours c'en sera fait de nous tous. N'importe ! je ne dois pas murmurer.

Il versa les os dans le mortier et se mit à les piler, grommelant toujours. À ce moment parut un matelot, venant de la chambre du fond.

— Un message du capitaine Ebsworth, lieutenant.

— Eh bien ?

— Le capitaine souffre plus que jamais de ses frissons. Il demande à vous voir immédiatement.

— Je me rends auprès de lui à l'instant. Éveillez le médecin.

Après avoir fait cette réponse, Crayford rentra dans la chambre du fond, suivi du matelot. John Want secoua la tête et sourit plus tristement que jamais.

— Réveiller le médecin ? répéta-t-il. Et si le médecin est gelé ? Il n'avait pas une étincelle de chaleur en lui, hier soir, et sa voix ressemblait à un murmure dans un porte-voix. Les os sont-ils bien ? Oui, ils sont bien comme cela. Dans la casserole, maintenant, dit-il en joignant le geste à la parole ; et parfumez l'eau chaude si vous pouvez ! Quand je me rappelle que je fus un temps apprenti chez un pâtissier ! Quand je pense aux gallons de soupe à la tortue que cette main a préparés dans une belle cuisine bien chaude, et quand je me vois à cette heure me changer en glaçon pendant que je fais de la soupe en écrasant une abominable décoction d'os ! Si je n'étais pas d'une nature optimiste, je me sentirais tout prêt à grommeler. John Want ! John Want ! Qu'as-tu fait de ton bon sens foncier quand tu t'es décidé à entrer dans la marine ?

Une nouvelle voix appela le cuisinier. Elle venait de l'un des cadres placés contre l'un des côtés de la hutte. C'était celle de Francis Aldersley.

— Qui croasse donc près du feu ?

— Je croasse, moi ! s'indigna John Want de l'air d'un homme qui se voit l'objet d'une insulte gratuite. Je croasse ! Vous ne trouvez pas que votre voix a empiré ? Qu'en pensez-vous, monsieur Frank ? Je ne lui donne pas plus de six heures en tout, continua John en se parlant confidentiellement. C'en est un, de ronchonneur !

— Qu'est-ce que vous faites là ? demanda encore Frank.

— Je suis en train de faire une soupe d'os et de me demander pourquoi diable je me suis embarqué !

— Ah ! Eh bien, pourquoi vous êtes-vous embarqué ?

— Je n'en sais trop rien, monsieur Frank. Quelquefois, je pense que j'y ai été poussé par un mauvais penchant naturel ; quelquefois, par la fierté mal placée de trouver un remède au mal de mer ; quelquefois, par la lecture de *Robinson Crusoé* et d'autres livres semblables qui me conseillaient surtout de ne jamais m'embarquer.

Frank rit.

— Vous êtes un drôle de type. Et qu'entendez-vous par « la fierté mal placée de trouver un remède au mal de mer » ? Êtes-vous jamais parvenu à surmonter le mal de mer par un nouveau moyen ?

La sinistre figure de John Want s'illumina en dépit de lui-même. Frank avait rappelé à sa mémoire une des circonstances les plus notables de sa vie de cuisinier.

— Tout juste, monsieur Frank, dit-il. S'il est un homme qui ait jamais trouvé un nouveau moyen de combattre le mal de mer, je suis cet homme-là. J'y ai réussi à force de trop manger. J'étais passager sur un paquebot la première fois que je vis la mer s'assombrir. Un méchant clapotis s'était déclaré au moment du dîner, et je me suis senti tout chose quand on servit la soupe. « Vous êtes malade ? me dit le capitaine.

— Un peu, capitaine, dis-je.

— Voulez-vous essayer de mon remède ? dit le capitaine.

— Certainement, capitaine, dis-je.

— Avez-vous le gosier serré ?

— Pas entièrement.

— Laissez-moi vous servir de cette façon de soupe à la tortue. » J'en avalai quelques cuillerées et devins blanc comme une feuille de papier. Le capitaine me regarda : « Allez sur le pont, dit-il : allez vous débarrasser de ce que vous avez avalé de soupe, et revenez dans la cabine. » J'allai me débarrasser de ma soupe et je revins dans la cabine. « Avalez maintenant de la tête et de l'épaule de morue, dit le capitaine en me servant.

— Je ne le pourrai vraiment pas, dis-je.

— Il le faut, dit le capitaine, parce que c'est le remède. » J'en avalai à contrecœur une bouchée et devins plus pâle que jamais. « Allez sur le pont vous débarrasser de la tête de morue et

revenez dans la cabine », dit le capitaine. J'allai et je revins. « Mangez maintenant de ce gigot de mouton garni – il me sert.

— Pas de gras, dis-je.

— C'est le remède. Il faut en manger. Mangez aussi de ce maigre, c'est encore le remède. Tout va bien ? dit le capitaine.

— Je suis malade, dis-je.

— Allez sur le pont vous débarrasser de votre mouton garni et revenez dans la cabine. » Je partis en chancelant et je revins plus mort que vif. « Des rognons grillés », dit le capitaine. Je fermai les yeux et les avalai. « C'est le commencement de la guérison, dit le capitaine. Une côtelette d'agneau avec de la saumure. » Je fermai les yeux et je l'avalai. « Du jambon grillé avec du poivre de Cayenne, dit le capitaine. Un verre de stout et un morceau de tarte à la canneberge. Encore une promenade sur le pont ?

— Non, dis-je.

— Vous voilà guéri ! dit le capitaine : ne cédez jamais à votre estomac, et votre estomac finira par vous céder ! »

Après avoir énoncé la morale de cette histoire en ces termes définitifs, John Want se rendit à la cuisine avec sa casserole. Presque aussitôt Crayford revint dans la hutte et étonna beaucoup Aldersley par une question inattendue qu'il lui fit :

— Y a-t-il quelque chose dans votre bois de lit, Frank, à quoi vous attachiez quelque prix ?

— Absolument rien à quoi j'attache le moindre prix une fois que j'en suis sorti, répondit-il. Que signifie votre question ?

— Nous sommes presque aussi à court de combustible que de provisions de bouche, répondit Crayford. Votre bois de lit fera un bon feu. J'ai dit à Bateson de venir ici dans dix minutes avec sa hache.

— Vous êtes bien bon et bien attentionné, dit Frank ; mais que deviendrai-je, s'il vous plaît, quand Bateson aura transformé mon bois de lit en bûches à brûler ?

— Vous ne devinez pas ?

— Sans doute le froid a-t-il glacé mon intelligence. Je ne comprends pas cette énigme. Pouvez-vous me mettre sur la voie ?

— Certainement. Il va y avoir des lits vacants. Un changement est enfin sur le point de s'opérer dans notre déplorable situation. Comprenez-vous, maintenant ?

Les yeux de Frank étincelèrent de joie. Il sauta à bas de son lit en agitant triomphalement son bonnet de fourrure.

— Si je comprends ? dit-il. Assurément. L'expédition pour explorer le pays est enfin sur le point de se mettre en route ! En ferai-je partie ?

— Il n'y a pas bien longtemps que vous étiez encore dans les mains du docteur, Frank, dit Crayford avec bonté. Je doute que vous soyez assez fort pour prendre part à l'expédition.

— Assez fort ou non, répliqua Frank, tous les risques valent mieux que de se dessécher et de périr ici. Inscrivez-moi, Crayford, au nombre des volontaires.

— On n'acceptera pas de volontaires dans le cas présent, dit Crayford. Le capitaine Helding et le capitaine Ebsworth voient de sérieux inconvénients, dans la situation où nous sommes, à cette manière de procéder.

— Entendent-ils se réserver le choix des hommes qui partiront ? Pour moi, je m'y oppose.

— Attendez un peu, dit Crayford. Vous faisiez l'autre jour une partie de trictrac avec un des officiers. Ce trictrac est-il à vous ou à cet officier ?

— Il m'appartient. Il est là, dans mon coffre. Qu'en voulez-vous faire ?

— J'ai besoin des dés et du cornet pour tirer au sort. Les capitaines ont décidé, très sagement selon moi, que le hasard dira qui partira et qui restera dans les huttes. Les officiers et l'équipage du *Wanderer* seront ici dans quelques minutes pour s'en remettre au hasard. Ni vous ni personne ne saurait faire d'objection à cette manière de trancher la question. Hommes et officiers auront une chance égale. Nul ne peut se plaindre.

— Je suis parfaitement satisfait, dit Frank. Mais je connais quelqu'un parmi les officiers qui élèvera certainement des objections.

— Qui est-ce donc ?

— Vous le connaissez fort bien. L'Ours de l'expédition, Richard Wardour.

— Frank ! Frank ! Vous avez une mauvaise habitude. Vous lâchez trop la bride à votre langue. Ne répétez pas ce stupide surnom quand vous parlez de mon excellent ami Wardour.

— Votre excellent ami, Crayford ? Votre affection pour cet homme me surprend fort.

Crayford posa amicalement sa main sur l'épaule de Frank. De tous les officiers du *Sea-Mew*, celui que Crayford préférait, c'était Frank.

— Pourquoi cela vous surprend-il tant ? demanda Crayford. Quelles occasions avez-vous eues de le juger ? Vous et Wardour avez toujours appartenu à deux navires différents. Je ne vous ai jamais vu dans la compagnie de Wardour cinq minutes de suite. Comment pouvez-vous vous faire une idée juste de son caractère ?

— Je m'en rapporte, dit Frank, à l'opinion générale. Son surnom lui vient de ce qu'il est l'homme le plus impopulaire de son bord. Personne ne l'aime. Il doit y avoir une raison pour cela.

— Il n'y en a qu'une, répondit Crayford. Personne ne comprend Wardour. Je ne parle pas au hasard. Rappelez-vous : je suis parti d'Angleterre avec lui sur le *Wanderer*, et je n'ai été transbordé sur le *Sea-Mew* que longtemps après que nous avons été enfermés dans les glaces. J'ai donc été le camarade de bord de Wardour pendant de longs mois, et j'ai appris à lui rendre justice. Sous tous ses travers apparents, je vous le dis, bat un cœur grand et généreux. Suspendez votre opinion, mon cher, jusqu'à ce que vous le connaissiez aussi bien que je le connais. En voilà assez sur ce sujet pour aujourd'hui. Donnez-moi les dés et le cornet.

Frank ouvrit son coffre. Au même moment, le silence de ces solitudes neigeuses fut rompu par un bruit de voix qui hélaient les marins de la hutte.

— Holà ! les hommes du *Sea-Mew* !

Le matelot de garde ouvrit la porte. Les officiers du *Wanderer* arrivaient en piétinant péniblement la blancheur spectrale de la neige. L'équipage était éparpillé, écrasé sous l'impitoyable ciel noir, avec ses chiens et ses traîneaux. Il n'attendait qu'un ordre pour entreprendre son périlleux voyage.

Le capitaine Helding, du *Wanderer*, accompagné de ses officiers, entra dans la hutte. La perspective d'un changement lui réchauffait le cœur. Derrière eux venait sans se hâter un homme au teint bruni, à l'aspect sombre, au front lourd. Il ne parla ni ne tendit la main à personne ; il était le seul qui semblât parfaitement indifférent à ce que le destin lui réservait. C'était l'homme que les officiers, ses compagnons du bord, avaient surnommé l'Ours de l'expédition ; c'était Richard Wardour.

Crayford s'avança pour accueillir le capitaine Helding. Frank, se rappelant le reproche amical qu'il venait de recevoir, se fraya un passage au sein des officiers du *Wanderer* et s'efforça de se montrer aimable envers l'ami de Crayford.

— Bonjour, monsieur, dit-il à Wardour. Nous devons nous féliciter d'être sur le point, peut-être, de quitter cet abominable lieu.

— Vous pouvez le regarder comme abominable, répondit Wardour, mais moi, il me plaît.

— Il vous plaît ! Bon Dieu ! et pourquoi ?

— Parce qu'il n'y a pas de femmes.

Frank retourna auprès des autres officiers sans faire plus de frais à Wardour, et l'Ours de l'expédition fut plus inabordable que jamais.

Pendant ce temps, la hutte s'était remplie des officiers et des matelots les plus valides des deux navires. Le capitaine Helding se plaça au milieu d'eux ; Crayford se tenait auprès de lui. Il expliqua le but de l'expédition projetée à l'auditoire qui l'entourait.

Il commença en ces termes :

— Officiers du *Wanderer* et du *Sea-Mew*, mes camarades, il est de mon devoir de vous dire en peu de mots les raisons qui ont décidé le capitaine Ebsworth et moi-même à envoyer une expédition à la recherche des secours dont nous avons besoin. Sans vous rappeler toutes les fatigues que nous avons supportées depuis ces deux dernières années la destruction d'abord de l'un de nos navires ; puis, de l'autre, la mort de quelques-uns de nos plus braves et meilleurs compagnons ; nos luttes inutiles contre la glace et la neige ; la désolation sans bornes de ces contrées inhospitalières. Sans m'appesantir sur ces tristes détails, il est de mon devoir de vous rappeler que l'endroit où nous avons établi notre dernier refuge est fort éloigné du chemin qu'ont suivi toutes les expéditions antérieures, et que, par conséquent, notre chance d'être découverts par quelque navire qui pourrait avoir été envoyé à notre recherche est, pour ne pas dire plus, une chance très incertaine. Vous êtes d'accord avec moi jusqu'ici, messieurs, n'est-il pas vrai ?

Tous les officiers, à l'exception de Wardour, qui se tenait à l'écart, maussade et muet, approuvèrent ce début.

Le capitaine continua :

— Il est nécessaire et urgent que nous fassions un nouvel effort, qui sera probablement le dernier, pour nous tirer d'ici. L'hiver n'est pas loin ; le gibier devient de plus en plus rare ; nos provisions baissent rapidement, et les malades – en particulier, et je regrette de devoir l'avouer, les malades de la hutte du *Wanderer* – deviennent chaque jour plus nombreux. Nous devons aviser, et songer aux moyens de sauver notre vie et la vie de ceux qui dépendent de nous ; et pour cela nous n'avons point de temps à perdre.

Les officiers accueillirent ces mots par de chaleureuses acclamations :

— Oui ! oui ! Il n'y a pas de temps à perdre.

Le capitaine Helding reprit :

— Le plan proposé est qu'un détachement composé d'hommes valides, officiers et matelots, parte aujourd'hui même et ne ménage pas sa peine pour arriver à l'établissement habité

le plus proche, d'où des secours et des approvisionnements puissent être envoyés à ceux qui resteront ici. La direction à suivre et les précautions à prendre dans cette tentative sont rédigées. La seule question à résoudre est de savoir qui doit partir, qui doit rester ici.

Les officiers répondirent d'un commun accord en demandant qu'on eût recours pour trancher la question au système du volontariat.

Les matelots firent écho à leurs officiers :

— Oui ! oui ! Qu'on appelle des volontaires !

Wardour persista dans son morne silence. Crayford le remarqua, se tenant à l'écart, et l'interpella personnellement.

— N'avez-vous rien à dire ? lui demanda-t-il.

— Rien, répondit Wardour. Aller ou rester, c'est tout un pour moi.

— J'espère que vous ne pensez pas réellement cela, dit Crayford.

— Je le pense réellement.

— J'en suis fâché, Wardour.

Le capitaine Holding répondit à la suggestion générale en faveur du volontariat par une question qui refroidit à l'instant l'enthousiasme que cette proposition avait provoqué dans la réunion.

— Bien ! dit-il. Mais supposons que nous nous prononcions pour le volontariat qui se présentera volontairement pour rester dans les huttes ?

Tout le monde garda le silence. Les officiers et les matelots se regardèrent les uns les autres d'un air confus. Le capitaine poursuivit :

— Vous voyez que nous ne pouvons pas trancher la question de cette manière. Vous voulez tous partir. Quiconque a l'usage de ses membres, naturellement, veut partir. Mais que deviendront ceux qui n'ont pas l'usage de leurs membres ? Quelques-uns d'entre nous doivent rester ici pour prendre soin des malades.

Chacun admit l'exactitude de cette observation.

— Il nous faut donc revenir à la question. Quels sont parmi les valides ceux qui partiront ? Quels sont ceux qui resteront ?

Le capitaine Ebsworth dit, et je dis comme lui que le sort en décide. Voici des dés. Le nombre le plus élevé qu'on peut amener en les lançant est 12 deux fois 6. Tous les hommes qui tireront un nombre inférieur à 6 resteront ; au-dessus, on partira. Officiers du *Wanderer* et du *Sea-Mew*, acceptez-vous cette façon de résoudre la difficulté ?

Tous les officiers acceptèrent, à l'exception de Wardour, qui s'obstina dans son silence.

— Hommes du *Wanderer* et du *Sea-Mew*, vos officiers sont d'accord pour confier au hasard la décision. Y consentez-vous aussi ?

Tous les hommes sans exception y consentirent.

Crayford remit les dés et le cornet au capitaine Holding.

— C'est à vous à faire rouler les dés le premier. Moins de 6, on reste ; au-dessus de 6, on part.

Le capitaine Holding lança ; le tonneau servit de table ; il amena 7.

— Vous partez, dit Crayford. Je vous félicite, capitaine. Maintenant, à mon tour !

Il jeta les dés et n'obtint que 3.

— Je reste. Eh bien, si je puis faire mon devoir et être utile aux autres, qu'importe que je parte ou que je reste ? Wardour vous venez après moi, en l'absence de votre premier lieutenant.

Wardour se prépara à lancer les dés sans secouer le cornet.

— Secouez le cornet, Wardour ! cria Crayford. Donnez-vous une chance de plus.

Wardour persista à laisser les dés tomber du cornet juste comme ils s'y trouvaient placés.

— Je m'en garderai bien, marmonna-t-il ; j'en ai fini avec la chance.

En disant ces mots, il jeta le cornet vide sur le tonneau, sans regarder même quel nombre il avait tiré, et alla s'asseoir sur un coffre voisin.

Crayford examina les dés Wardour avait fait 6.

— Eh bien ! s'écria le premier, vous devez tenter de nouveau le sort, malgré que vous en ayez. Vous n'êtes ni parmi les partants ni parmi les restants. Jetez de nouveau les dés.

— Bah ! grogna l'Ours, ce n'est pas la peine que je me dérange. Que quelqu'un les jette pour moi – et, avisant tout à coup Frank : Tenez, lui dit-il, je vous en charge, vous qui avez reçu du ciel ce que les femmes appellent un visage qui porte chance.

Frank se tourna vers Crayford.

— Dois-je le faire ?

— Oui, puisqu'il le désire, dit Crayford.

Frank lança les dés.

— 2 !... Il reste ! Wardour, j'en suis fâché, je vous ai amené un mauvais numéro.

— Partir ou rester, c'est tout un pour moi, répéta Wardour. Vous serez plus heureux, mon garçon, en jetant les dés pour vous.

Frank les jeta.

— 8 ! Hourra ! je pars !

— Que vous avais-je dit ? s'écria Wardour. La chance vous a été favorable. Mon échec vous a servi.

Il se leva en disant ces mots et se disposa à quitter la hutte. Crayford l'arrêta.

— Avez-vous quelque chose de particulier à faire, Richard ?

— Qu'est-ce qu'on peut avoir de particulier à faire ici ?

— Attendez alors un moment. J'aurai à vous parler quand cette affaire sera terminée.

— Est-ce pour me donner encore quelque bon conseil ?

— Ne me regardez pas de cet air revêche, Richard. J'ai à vous adresser une question sur quelque chose qui vous touche.

Wardour céda. Sans un mot, il retourna s'asseoir sur son coffre et, cynique, s'y installa comme pour dormir. Le tirage au sort continua rapidement pour les autres officiers et les hommes des deux équipages. Au bout d'une demi-heure, le hasard avait désigné ceux qui devaient partir. Les matelots quittèrent la hutte et les officiers entrèrent dans la pièce du fond pour tenir une dernière conférence avec le capitaine malade du *Sea-Mew*. Crayford et Wardour restèrent seuls ensemble dans la première pièce.

Crayford toucha son ami à l'épaule pour le réveiller. Wardour le regarda en fronçant un sourcil impatient.

— Je venais de m'assoupir, dit-il, pourquoi me réveiller ?

— Voyez, Richard, nous sommes seuls.

— Eh bien, après ?

— Je désire vous parler en particulier, et je profite de cette occasion. Vous m'avez déçu et surpris, aujourd'hui. Pourquoi disiez-vous qu'il vous est tout un de partir ou de rester ? Pourquoi êtes-vous le seul homme parmi nous tous auquel notre salut ou notre perte soit chose parfaitement indifférente ?

— Un homme peut-il toujours donner une raison de ce qu'il y a d'étrange dans ses manières ou dans ses paroles ? répondit Wardour.

— Il peut essayer, dit paisiblement Crayford, quand c'est un ami qui l'en prie.

Le ton de Wardour s'adoucit.

— C'est vrai, reprit-il, j'essaierai. Vous rappelez-vous notre première nuit en mer, quand nous quittâmes l'Angleterre sur le *Wanderer* ? dans son plein, et sur les flots paisibles pas une ride qui vînt troubler le lumineux sentier, reflet de Séléné. J'étais de garde au milieu de la nuit. Vous vîntes sur le pont et m'y trouvâtes seul...

Il s'arrêta. Crayford lui prit la main et finit pour lui la phrase commencée :

— Seul et en larmes.

— Les dernières que je verserai jamais, ajouta Wardour avec amertume.

— Ne dites pas cela ! Il y a des moments où un homme est bien à plaindre s'il ne peut verser des larmes. Continuez, Richard.

Wardour continua de rappeler ses anciens souvenirs, en conservant le ton mesuré qu'il avait pris.

— J'aurais cherché querelle à tout autre homme qui m'eût surpris dans ce moment, ajouta-t-il. Dans votre voix, quand vous vous excusâtes de m'avoir dérangé, quelque chose sans doute m'émut. Je vous dis que j'avais éprouvé une déception qui avait brisé mon cœur pour la vie. Point n'était besoin d'en dire davantage. Les seuls chagrins sans espérance d'adoucissement sont les chagrins que causent les femmes.

— Et le seul bonheur sans mélange est le bonheur que procurent les femmes, dit Crayford.

— Vous pouvez en juger ainsi par votre propre expérience ; la mienne m'en fait juger différemment. Toute la dévotion, toute la patience, toute l'humilité, toute l'adoration dont un homme peut disposer, je les ai mises aux pieds d'une femme ; elle a accepté cet hommage comme les femmes ont coutume de le faire, avec aisance, avec grâce, mais sans en être touchée, et comme une chose qui lui était naturellement due. Je quittai l'Angleterre pour atteindre à un poste élevé dans ma carrière, avant d'oser lui offrir ma main. Je bravai les dangers, je m'exposai à la mort, je risquai ma vie dans les marais fiévreux de l'Afrique pour obtenir l'avancement auquel je n'aspirais que pour l'amour d'elle, et je l'obtins. Je revins alors pour lui tout donner, ne demandant rien en retour que de réchauffer mon cœur las au soleil de son sourire. Et ses lèvres, les lèvres que j'avais baisées en partant, me dirent qu'un autre homme me l'avait dérobée. Je la quittai pour toujours après cet aveu, et lui dis adieu en ces termes : « Le temps viendra peut-être où je vous pardonnerai. Mais l'homme qui m'a dérobé votre cœur regrettera le jour où vous et lui vous vous êtes rencontrés. » Ne me demandez pas quel est cet homme. Je suis encore à le découvrir. La trahison est restée secrète. Personne ne pouvait me dire où je le trouverais ; personne ne pouvait me dire qui il était. Mais qu'importe ! Quand j'aurais triomphé de mes premières angoisses, je pourrais m'en reposer sur moi-même ; je pourrais être patient et attendre mon heure.

— Votre heure ?... Quelle heure ?...

— L'heure où moi et cet homme nous nous rencontrerons face à face. Car, je le savais alors, je le sais maintenant ; c'était écrit dans mon cœur alors, c'est toujours écrit dans mon cœur

nous nous rencontrerons, nous nous connaissons l'un l'autre ! C'est avec cette profonde conviction que je me suis engagé comme volontaire dans cette expédition, de la même façon que je me serais engagé dans toute autre entreprise qui aurait pu m'offrir des travaux, des fatigues, des dangers, comme rempart contre les souffrances qui me poursuivent. C'est avec cette profonde conviction, qui ne m'abandonne pas, que je vous dis qu'il m'est indifférent de rester ici avec les malades ou de partir avec les valides, car je vivrai jusqu'à ce que j'aie rencontré cet homme ! Le jour où nous devons régler nos comptes est fixé. Ici, environné de ces glaces polaires, comme sous l'atmosphère brillante des tropiques, dans un combat comme dans un naufrage, au milieu des ravages de la famine comme au milieu de ceux de la peste, seul, parmi des centaines de morts qui m'entoureront, je vivrai ! Oui ! je vivrai pour voir arriver un jour ! Je vivrai pour attendre ma rencontre avec un homme.

Il s'arrêta tout tremblant de la tête aux pieds, l'esprit en proie à cette terrible superstition qui le dominait. Crayford recula d'horreur, en silence. Wardour remarqua ce mouvement et en fut blessé. Il en appela, pour justifier sa conviction longtemps caressée, à la connaissance que Crayford avait acquise de son caractère.

— Regardez-moi ! lui dit-il. Voyez comme j'ai vécu et me suis fortifié, malgré cette douleur poignante qui me rongait le cœur, au pays, malgré les vents glacés du nord qui m'assaillent ici ! Je suis le plus robuste d'entre vous tous. Pourquoi ? J'ai lutté contre des fatigues qui ont couché à terre les hommes de toute l'expédition les plus endurcis aux fatigues. Pourquoi ? Qu'ai-je fait pour que mon cœur batte avec autant de force, pour que mon sang circule avec autant de chaleur dans chacune de mes veines, en cet instant et sous ce climat, qu'au milieu des brises salutaires de mon pays natal ? Pourquoi ai-je survécu ? Je vous le répète, pour voir venir un jour, pour rencontrer un homme !

Il s'arrêta encore, et alors Crayford prit la parole.

— Richard, dit-il, depuis que nous nous sommes vus pour la première fois, j'ai cru en la bonté de vos instincts, malgré vos dehors arides ; j'y ai cru fermement, sincèrement, comme aurait pu y croire votre propre frère. Vous mettez aujourd'hui cette

confiance à rude épreuve. Si votre ennemi m'avait dit que vous ayez jamais tenu le langage que vous venez de me tenir, que vos yeux aient jamais eu des regards pareils à ceux que j'y vois maintenant, je lui aurais tourné le dos comme à l'auteur d'une vile calomnie envers un homme juste, brave, loyal. Oh ! mon ami, mon ami, si vous croyez que j'aie jamais bien mérité de vous, arrachez, je vous en prie, ces pensées de votre cœur ! Posez sur moi le regard pur d'un homme qui a foulé aux pieds les sanglantes superstitions qui s'attachent à l'idée de vengeance, et qui ne les connaît plus ! Ne permettez pas que vienne jamais le temps où je ne pourrai plus tendre la main que je tends aujourd'hui à l'homme que je puis encore admirer, au frère que je puis encore aimer !

Le cœur qu'aucune autre voix ne pouvait toucher entendit cet appel. Ces farouches regards, cette voix dure s'adoucirent sous l'influence de Crayford. Wardour laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— Vous avez plus de bonté pour moi que je ne le mérite. Montrez-vous meilleur encore, et oubliez ce que je vous ai dit. Non ! Ne parlons plus de moi ! Je n'en vaudrais pas la peine. Changeons de sujet et n'y revenons plus jamais. Faisons quelque chose. Le travail, Crayford, voilà le véritable élixir de vie ! Le travail détend les muscles et réchauffe le sang : le travail fatigue le corps et repose l'esprit. N'y a-t-il rien ici que je puisse faire ? Pas de bois à couper ? Pas de fardeau à transporter ?

La porte s'ouvrit au moment où il faisait cette question : Bateson, chargé de transformer le bois de lit de Frank en bois à brûler, entra avec sa hache. Wardour, sans lui dire un seul mot, lui arracha la hache de la main.

— Pour quoi faire, cette hache ? demanda-t-il.

— Pour démolir le bois de lit de Mr. Aldersley et en faire du feu, lieutenant.

— Je ferai cela à votre place ; ce sera l'affaire d'un moment. Vous ne devez pas être en peine de moi, cher vieil ami, dit-il à Crayford. Je vais faire une bonne chose : je vais me fatiguer le corps pour me reposer l'esprit.

Ce qu'il y avait de mauvais dans ses instincts était visiblement subjugué, pour un temps, du moins. Crayford lui

prit la main en silence, puis, suivi de Bateson, il le quitta, le laissant à son ouvrage.

La hache à la main, Wardour s'approcha du lit de Frank. « Que ne puis-je, se dit-il, anéantir mes pensées comme je vais anéantir ce bois de lit ! »

Il l'attaqua avec la hache en homme qui sait bien se servir de son instrument.

« Hélas ! pensa-t-il tristement, pourquoi ne suis-je pas né charpentier au lieu d'être né gentleman ? Une bonne hache, maître Bateson. Je me demande où vous avez pu la trouver. Vous pouvez dire qu'on l'a bien en main ! Pauvre Crayford ! ses paroles m'étreignent la gorge. Un excellent compagnon, un noble cœur. Arrière les pensées ! arrière les regrets ! Ce qui est dit est dit. Travaillons ! travaillons ! travaillons ! »

Une planche après l'autre tomba sur le sol. Il rit en pensant combien il est facile de détruire.

« Ah ! ah ! jeune Aldersley ! Démolir votre lit n'est pas une besogne exorbitante. Je vais en venir à bout. J'en ferais autant de la hutte entière si on m'en donnait seulement l'occasion. »

Une longue pièce de bois tomba sous sa hache, assez longue pour devoir être coupée en deux. Il la retourna et se baissa pour la regarder. Une chose attira son attention : c'étaient des lettres gravées dans le bois. Il y regarda de plus près. Ces lettres étaient superficiellement creusées et mal formées. Il put seulement déchiffrer les trois premières, et encore n'était-il pas sûr de les bien lire. Elles ressemblaient, si le mot *ressembla* n'était pas trop fort, à *C*, *L* et *A*. Il rejeta la pièce de bois au loin avec humeur.

« Au diable celui (quel qu'il soit) qui a choisi ce nom entre tous les noms du monde pour le graver là ! »

Il s'arrêta pour réfléchir, puis décida de reprendre le labeur qu'il avait choisi. Honteux de son emportement, il chercha sa hache avec empressement.

« Travaillons, travaillons ! Il n'y a que cela de vrai. » Il trouva l'outil et continua son œuvre. Il coupa une autre planche. Il s'arrêta et la regarda d'un air méfiant. Des caractères y étaient aussi gravés. Il distingua les lettres *F* et *A*.

Il posa sa hache à terre. Il éprouvait de vagues doutes qu'il ne sut éclaircir. L'état même de son esprit devint pour lui une énigme.

« Encore des lettres ! se dit-il. Voilà comment cette jeunesse oisive tue le temps. *FA* ? Ces lettres doivent être ses initiales, Frank Aldersley. Qui a gravé les lettres de l'autre planche ? Frank Aldersley aussi ? »

Il rapprocha la pièce de bois qu'il tenait dans ses mains de la lumière, et l'examina un peu plus bas. Il y vit encore deux lettres ! Au-dessous des initiales *FA* il lut les lettres *CB*.

« *CB*, répéta-t-il en se parlant à lui-même. Les initiales de sa bien-aimée, je suppose. C'est naturel, à son âge ; les initiales de sa bien-aimée... »

Il fit encore une pause. Puis, sur ses traits, glissa l'ombre d'une angoisse interne qui le transperçait de son mystère.

« Son chiffre est *C.B.*, dit-il d'une voix basse et brisée, *CB*... Mais c'est Clara Burnham ! »

Il resta, la planche dans les mains, à répéter, comme s'il s'agissait d'une question qu'il s'adressait à lui-même : « Clara Burnham !... Clara Burnham !... »

Il laissa tomber la planche ; en un instant, une pâleur mortelle envahit son visage. Son regard furtif allait sans trêve de la planche posée sur le sol au lit à moitié démoli.

— Ô Dieu ! que vient-il de m'arriver ? murmura-t-il.

Il ramassa la hache en poussant un cri étrange, un cri tenant de la rage et de la terreur. Avec la fureur du désespoir, il s'efforça de poursuivre son travail. Il ne le put. Vigoureux comme il l'était, il ne put pourtant manier sa hache. Ses mains lui refusèrent leur service ; elles tremblaient continuellement. Il s'approcha du feu, il essaya de les réchauffer, elles ne cessèrent de trembler ; elles communiquèrent leur impuissance au reste de son corps. Tous ses membres se mirent à frissonner... Il connut la peur... Ses propres pensées le glacèrent d'effroi.

— Crayford ! cria-t-il, Crayford ! Venez ici, et allons chasser !

Aucune voix amie ne lui répondit. Aucune figure amie ne se montra à la porte.

Un moment se passa, et il se produisit en lui un autre changement. Il reprit possession de lui-même presque aussi vite qu'il avait perdu le contrôle de ses nerfs. Un sourire, un sourire horrible, difforme, inquiétant, illumina lentement, furtivement, diaboliquement, sa physionomie. Il s'éloigna du feu, mit doucement sa hache dans un coin, s'assit à son ancienne place, et s'abandonna délibérément à une frénésie de joie vengeresse. Il avait trouvé l'homme qu'il cherchait ! Il l'avait trouvé au bout du monde, dans le dernier combat que les explorateurs des mers glacées du pôle livraient à la famine et à la mort !

Les minutes s'écoulèrent.

Il s'aperçut tout à coup qu'un courant d'air glacial pénétrait dans la chambre.

Il se retourna et vit Crayford ouvrir la porte de la hutte. Un homme était derrière lui. Wardour se leva vivement et regarda par-dessus l'épaule de Crayford.

Se pouvait-il que ce fût l'homme qui avait gravé les lettres sur les planches ? Oui, c'était Frank Aldersley !

— Encore au travail ! s'écria Crayford en jetant un coup d'œil sur le lit à moitié démoli. Donnez-vous un peu de repos, Richard. Le détachement d'exploration est prêt à partir. Si vous désirez prendre congé de vos camarades, les officiers qui nous quittent, avant qu'ils ne se mettent en marche, vous n'avez pas de temps à perdre.

Il s'arrêta court et, regardant Wardour en face, il s'exclama :

— Bon Dieu ! comme vous êtes pâle ! Que vous est-il arrivé ?

Frank, qui cherchait dans son coffre quelques vêtements dont il pourrait avoir besoin durant son voyage, se retourna. Il fut effaré, comme Crayford l'avait été, du changement brutal qui s'était opéré chez Wardour depuis qu'ils l'avaient quitté.

— Êtes-vous malade ? lui demanda-t-il. J'ai appris que vous faisiez la besogne de Bateson à sa place ; vous seriez-vous blessé ?

Wardour détourna aussitôt la tête pour cacher son visage à Crayford et à Frank. Il tira son mouchoir et enveloppa tant bien que mal sa main gauche.

— Oui, dit-il, je me suis blessé avec la hache. Ce n'est rien, n'y faites pas attention. La douleur physique a toujours sur moi un effet bizarre. Mais ce n'est rien, vous dis-je, il n'y a pas lieu de s'en soucier.

Il leur fit face aussi brusquement qu'il s'était détourné. Il s'avança de quelques pas et s'adressa à Frank avec une familiarité qui sonnait faux.

— Je ne vous ai pas répondu très poliment quand vous m'avez adressé la parole, il y a un moment — je veux dire quand j'entrai ici avec les autres officiers. Je vous en fais mes excuses. Serrons-nous la main ! Comment vous trouvez-vous ? Vous êtes prêt à vous mettre en marche ?

Frank accueillit ces avances étrangement abruptes avec une parfaite bonne humeur.

— Je suis charmé d'être de vos amis, monsieur. Je souhaiterais être aussi rompu aux fatigues que vous l'êtes.

Wardour éclata d'un rire artificiel, brutal et sans joie.

— Quoi ? Peu résistant ? Ça m'en a tout l'air. Les dés auraient mieux fait de m'envoyer à votre place et de vous retenir ici. Je ne me suis jamais senti en meilleure santé de toute ma vie.

Il fit une pause, puis il ajouta en fixant Frank et en pesant sur les mots :

— Nous autres hommes du Kent, nous sommes solides.

Frank fit un pas vers Wardour, attiré par un nouveau sentiment d'intérêt.

— Vous venez du Kent ? s'enquit-il.

— Oui. De l'est du Kent – il attendit un instant, puis, les yeux de nouveau fixés sur Frank, il ajouta : Connaissez-vous cette partie du pays ?

— Je devrais la connaître, répondit Frank. Des amis très chers y ont vécu.

— Des amis ? répéta Wardour. Une des familles du comté, sans doute ?

Quand il fit cette question, il tourna brusquement la tête. Il se trouvait placé entre Crayford et Frank. Crayford, sans prendre part à leur conversation, le surveillait et l'écoutait avec une attention grandissante. Wardour venait instinctivement d'en prendre conscience ; il en avait été blessé sans que rien ne justifiât son irritation.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi ? lui demanda-t-il.

— Pourquoi vous ressemblez-vous si peu ? rétorqua tranquillement Crayford.

Wardour ne répondit point et renoua sa conversation avec Frank.

— Une des familles du comté, reprit-il, les Witherby de Yew Grange, je suppose ?

— Non, dit Frank, mais des amis des Witherby, très probablement : les Burnham.

À ce point, quelque mal qu'il se donnât, Wardour ne parvint pas à se contenir. Il tressaillit violemment. Le mouchoir qu'il avait mal attaché autour de sa main tomba. Sans quitter Wardour des yeux, Crayford le ramassa.

— Voici votre mouchoir, Richard, dit-il. Étrange !
— Qu'est-ce qu'il y a d'étrange ?
— Vous nous avez dit que vous vous étiez blessé avec la hache ?

— Eh bien ?

— Il n'y a aucune tache de sang sur votre mouchoir.

Wardour arracha le mouchoir des mains de Crayford, lui tourna le dos et se dirigea vers la porte.

« Pas de sang sur le mouchoir, se dit-il à lui-même. Il pourrait bien y en avoir quand Crayford le reverra. »

Il était sur le point de sortir quand il lança de loin à Crayford :

— Vous m'avez recommandé de prendre congé des officiers, mes camarades, avant qu'il soit trop tard. Je vais suivre votre avis.

Il actionnait le loquet lorsque la porte s'ouvrit de l'extérieur, livrant passage à un des quartiers-mâîtres du *Wanderer*.

— Le capitaine Holding est-il ici ? demanda ce dernier à Wardour.

Wardour indiqua Crayford d'un geste.

— Le lieutenant vous le dira, répondit-il.

Crayford s'avança et questionna le quartier-maître :

— Qu'avez-vous à dire au capitaine Holding ?

— J'ai un rapport à lui faire. Il est arrivé un accident sur la glace.

— À l'un de vos hommes ?

— Non, lieutenant, à l'un de nos officiers.

Wardour, qui allait pour sortir, s'arrêta quand le quartier-maître fit cette réponse. Il réfléchit un moment. Puis il revint lentement vers l'endroit de la chambre où se trouvait Frank. Crayford indiqua au quartier-maître la porte latérale de la hutte.

— Je suis fâché d'apprendre cet accident, dit-il. Vous trouverez le capitaine Holding dans cette pièce.

Pour la seconde fois, Wardour, avec une persistance qui avait quelque chose de singulier, renoua la conversation avec Frank.

— Ainsi, vous avez connu les Burnham ? dit-il. Qu'est devenue Clara à la mort de son père ?

Le visage de Frank s'empourpra de colère sur-le-champ.

— Clara ? répéta-t-il. Qui vous autorise à parler de Miss Burnham sur ce ton familial ?

Wardour saisit cette occasion de chercher querelle à Frank.

— De quel droit me faites-vous cette question ? répondit-il grossièrement.

Le sang de Frank bouillonna. Il oublia la promesse qu'il avait faite à Clara de tenir leur engagement secret. Il oublia toute chose, et ne considéra que l'insolence sans bornes du langage et des manières de Wardour.

— J'en ai le droit et j'exige que vous le respectiez, reprit-il. Je suis son fiancé.

Les yeux vigilants de Crayford étaient toujours attentifs, et Wardour ne l'ignorait pas. Un mot de plus sur ce ton, et Crayford pourrait intervenir ouvertement. Wardour comprit pour une fois la nécessité de se contenir à tout prix. Il présenta ses excuses à Frank, avec une politesse outrée.

— Impossible de méconnaître un tel droit, dit-il. Peut-être me pardonneriez-vous quand vous saurez que je suis un vieil ami de Miss Burnham. Mon père et le sien étaient voisins.

Nous nous sommes toujours traités comme si nous étions frère et sœur.

Frank l'interrompit généreusement.

— N'en dites pas plus. J'ai eu tort. Je me suis laissé emporter. Veuillez me pardonner.

Wardour le regarda avec un intérêt involontaire assez surprenant, puis il lui posa cette question stupéfiante :

— Est-elle très éprise de vous ?

Frank éclata de rire.

— Mon cher camarade, lui dit-il, venez à notre mariage, et vous en jugerez.

— Que j'aie à votre mariage !...

En répétant ces mots, Wardour jeta à la dérobée un regard sur Frank, mais ce dernier, occupé à boucler son havresac, ne le remarqua pas. Ce coup d'œil toutefois n'échappa point à Crayford, et les sentiments qu'il lut dans les yeux de Wardour lui glacèrent le sang. En rapprochant ce que Wardour lui avait dit, quand ils étaient tous deux seuls, de la conversation que Wardour et Frank venaient d'avoir en sa présence, il ne pouvait

tirer qu'une conclusion la femme que Wardour avait aimée et perdue était Clara Burnham. L'homme qui avait enlevé cette femme à Wardour était Frank Aldersley. Et Wardour avait découvert cela après sa dernière rencontre avec Frank.

« Grâce à Dieu, pensa Crayford, les dés vont les séparer. Frank part avec l'expédition et Wardour reste avec moi. »

Crayford avait à peine eu le temps de se faire cette réflexion et Frank d'adresser à Wardour son invitation inconsiderée que le rideau qui fermait la porte du fond fut tiré. Le capitaine Holding et les officiers qui devaient partir avec le détachement d'exploration entrèrent dans la grande pièce, prêts à se mettre en route. En voyant Crayford, le capitaine Holding s'arrêta pour lui parler.

— Je viens, lui dit-il, d'apprendre un accident qui réduit le nombre de nos explorateurs. Mon second lieutenant, qui devait en faire partie, a fait une chute sur la glace. À en juger par ce que le quartier-maître m'a dit, je crains bien que le pauvre garçon ne se soit cassé une jambe.

— Je le remplacerai ! cria une voix partie de l'extrémité opposée de la pièce.

Chacun se retourna ; l'homme qui venait de parler était Richard Wardour.

Crayford intervint aussitôt, d'un ton si véhément, que tous ceux qui connaissaient son extrême modération en furent étonnés.

— Non, dit-il, pas vous, Richard, pas vous !

— Pourquoi pas moi ? dit Wardour d'une voix sévère.

— Pourquoi pas lui, en effet ? dit le capitaine Holding. Wardour est justement l'homme qui convient pour une expédition de longue haleine. Il est en parfaite santé, il est le meilleur tireur d'entre nous. J'allais précisément suggérer qu'il nous accompagne.

Crayford manqua ici au respect qu'il témoignait habituellement à son supérieur. Il combattit ouvertement l'avis du capitaine.

— Wardour n'a pas le droit de partir comme volontaire, ajouta-t-il. Il a été convenu, capitaine Holding, que le sort prononcerait entre ceux qui partiraient et ceux qui resteraient.

— Et le sort a prononcé, s'écria Wardour. Vous imaginez-vous que nous allons en appeler de nouveau aux dés, et donner à un officier du *Sea-Mew* la chance de remplacer un officier du *Wanderer*. Il y a une vacance dans le détachement de notre bord, non dans celui du vôtre, et nous réclamons de remplir cette vacance comme il nous plaît. Je m'offre comme volontaire, et mon capitaine m'appuie. Qui a le droit de m'empêcher de partir, après cela ?

— Je vous en prie, Wardour, dit le capitaine Holding. Un homme qui a le droit pour lui peut s'exprimer avec modération.

Il se tourna vers Crayford et ajouta :

— Vous devez admettre vous-même que Wardour a raison pour cette fois. L'homme qui nous fait défaut appartenait à mon commandement, et, en bonne justice, c'est par l'un de mes officiers qu'il convient de le remplacer.

Il était impossible de pousser plus loin la discussion. L'esprit le plus lourd parmi tous les hommes qui étaient présents devait voir que la réponse du capitaine n'admettait pas de réplique. En désespoir de cause, Crayford prit le bras de Frank et tira celui-ci quelque peu à l'écart. La dernière chance qui lui restât de séparer ces deux hommes était de faire un appel à Frank.

— Mon cher enfant, dit Crayford, je dois vous adresser un mot amical au sujet de votre santé. J'ai déjà, il vous en souvient, exprimé mes doutes sur la question de savoir si vous étiez assez robuste pour faire partie du détachement des explorateurs. Je ressens ces doutes avec plus de force que jamais en ce moment. Voulez-vous écouter le conseil d'un ami qui ne vous veut que du bien ?

Wardour avait suivi Crayford. Il intervint brusquement sans laisser à Frank le loisir de répondre :

— Laissez-le faire !

Crayford ne prit pas garde à l'interruption. Il était trop sérieusement préoccupé du désir d'empêcher Frank de prendre part à l'expédition pour faire attention à ce que pouvaient faire ou dire les personnes qui l'entouraient. Il ajouta d'un ton suppliant :

— N'allez pas, je vous en prie, affronter des fatigues que vous n'êtes pas en état d'endurer. Votre place sera aisément remplie ; changez de résolution, Frank. Restez ici avec moi.

Wardour intervint encore. Il cria de nouveau à Crayford, encore plus durement que la première fois :

— Laissez-le faire !

Toujours aveugle et sourd à toute autre considération, Crayford renouvela ses instances auprès de Frank.

— Vous avez avoué, il n'y a qu'un instant, que vous n'étiez pas endurci aux fatigues, lui dit-il. Vous sentez, vous devez sentir, combien votre dernière maladie vous a affaibli. Vous devez comprendre, j'en suis sûr, que vous ne sauriez braver le froid, ni affronter de longues marches sur la neige.

Irrité au-delà de toute expression par l'opiniâtreté de Crayford, et voyant ou croyant voir dans la figure de Frank qu'il était près de céder, Wardour s'oublia au point de saisir Crayford par le bras et de tenter de l'entraîner loin de Frank. Crayford se tourna vers lui et, le regardant :

— Richard, dit-il avec calme, vous ne vous possédez plus. J'ai pitié de vous. Lâchez mon bras.

Wardour obtempéra avec quelque chose qui ressemblait à la soumission maussade d'un animal sauvage envers son dompteur. Le moment de silence qui suivit permit enfin à Frank de parler.

— Je suis très sensible, Crayford, à l'intérêt que vous me portez.

— Et vous suivrez mon avis ? dit Crayford vivement et sans laisser à Frank le temps de finir sa phrase.

— Ma résolution est prise, mon vieil ami, répondit Frank avec fermeté et tristesse. Pardonnez-moi de vous décevoir. Je suis désigné pour faire partie de l'expédition ; je suivrai l'expédition.

Il s'approcha de Wardour et, n'éprouvant pas le moindre soupçon à son égard, il lui frappa amicalement l'épaule et lui demanda naïvement :

— Quand je me sentirai fatigué, vous m'aiderez, camarade, n'est-ce pas ? Allons, marchons !

Wardour prit son fusil des mains du matelot qui le portait. Sa sombre figure s'illumina sur-le-champ d'un effrayant éclair de joie.

— Venez ! cria-t-il, en avant sur la neige et sur la glace ! Venez, où nul pied humain n'a encore passé, où nulle trace humaine ne demeure jamais.

Crayford fit aveuglément, instinctivement, une nouvelle tentative pour les séparer ; les officiers, ses camarades, qui se trouvaient le plus près de lui, le forcèrent à reculer. Ils se regardèrent mutuellement avec inquiétude. L'impitoyable froid, frappant ses victimes de différentes façons, en avait atteint quelques-unes tout d'abord dans leur raison. Chacun aimait Crayford. Devait-il, lui aussi, prendre le triste chemin que d'autres avaient suivi avant lui ? Ils le contraignirent à s'asseoir sur un coffre.

— Restez calme, vieux camarade, lui dirent-ils amicalement, restez calme.

Crayford céda, torturé intérieurement par le sentiment de son impuissance. Que pouvait-il faire, au nom du ciel ! Pouvait-il dénoncer Wardour au capitaine Holding sur la foi d'un simple soupçon, sans avoir seulement l'ombre d'une preuve à fournir pour appuyer son dire ? Le capitaine se refuserait à outrager un de ses officiers, même en se bornant à lui faire connaître la monstrueuse accusation dont il était l'objet. Le capitaine supposerait, comme d'autres l'avaient déjà supposé, que la raison de Crayford faiblissait sous les atteintes du froid et des privations. Il n'y avait donc aucune espérance à concevoir, littéralement aucune espérance, que dans le nombre des membres de l'expédition. Officiers et matelots, tous aimaient également Frank. Aussi longtemps qu'ils pourraient mouvoir une main ou un pied, ils viendraient à son aide ; ils veilleraient à ce qu'il ne lui soit fait aucun mal.

L'ordre du départ fut donné ; la porte s'ouvrit ; la hutte fut rapidement évacuée. Le détachement se mit en marche sur l'impitoyable neige blanche, sous l'impitoyable obscurité du ciel. Les malades et les invalides, dont le dernier espoir de salut reposait sur les compagnons qu'ils voyaient s'éloigner, acclamèrent l'expédition de leurs voix affaiblies. Quelques-uns,

dont les jours étaient comptés, pleuraient et sanglotaient comme des femmes. La voix de Frank tremblait quand il se retourna, à la porte, pour dire un dernier adieu à l'ami qui lui avait tenu lieu de père.

— Dieu vous bénisse. Crayford !

Crayford se détacha du groupe d'officiers qui l'entouraient et courut saisir Frank par les deux mains. Il les tint serrées dans les siennes ; on eût dit qu'il ne voulait plus s'en séparer.

— Dieu vous conserve, Frank ! Je donnerais tout ce que j'ai au monde pour partir avec vous. Au revoir ! au revoir !

Frank agita la main, essuya les larmes qui lui montaient aux yeux, et se précipita hors de la hutte. Crayford lui lança le dernier, le seul avertissement qu'il pût encore lui donner.

— Tant que vous pourrez marcher, Frank, restez avec le gros du détachement.

Wardour, se mettant en chemin le dernier, et suivant Frank à travers les flocons de neige, revint sur ses pas et répondit à Crayford :

— Tant qu'il marchera, il ne me quittera pas.

SCÈNE III – LA MONTAGNE DE GLACE

12

Seuls ! seuls ! au milieu des profondeurs glacées !

Le soleil se lève, à demi voilé dans le morne ciel du pôle septentrional. Les froids rayons de la lune, se confondant d'une façon étrange avec la lumière de l'aube naissante, revêtent les plaines neigeuses de nuances livides et grises. Une banquise, dans le lointain horizon, s'avance lentement vers le sud, baignée d'une lumière spectrale. Plus près, un courant d'eau libre roule avec lenteur ses vagues sombres au-delà des limites de la glace. Plus près encore, et emportée à la dérive dans la même direction, une montagne de glace dresse ses pointes dentelées vers le ciel ; d'un côté elle étincelle sous les rayons de la lune, de l'autre elle ressemble à un fantôme à peine visible sous une lumière de cendre.

À mi-chemin de la longue courbe que décrit la base de la montagne de glace, quels sont ces objets qui interrompent la monotonie désolée de la scène ? Dans cette effroyable solitude, doit-on s'attendre à rencontrer des signes révélant la présence de l'homme ? Oui ! les lignes noires d'un canot qui a été halé sur le glacier flottant s'y laissent apercevoir. Dans une cavité creusée derrière le canot, les dernières lueurs d'un feu mourant voltigent de temps à autre sur deux silhouettes d'homme. L'un de ces hommes est assis, le dos appuyé contre un des côtés de la caverne ; l'autre est prostré, sa tête reposant sur les genoux de son compagnon. Le premier, éveillé, réfléchit ; le second, dont le pâle visage immobile est tourné vers le ciel, est couché, endormi ou mort. Depuis bien des jours déjà, ces deux hommes ont été

distancés par l'expédition envoyée en quête de secours. Depuis bien des jours, ces deux hommes ont été abandonnés comme perdus sans ressources par leurs camarades, eux-mêmes épuisés et malades. Celui qui se tient assis, pensif, est Richard Wardour ; celui qui est endormi ou mort était Frank Aldersley.

La montagne de glace flotte lentement sur la mer noire qu'éclaire un jour blafard. De minute en minute les restes du feu s'éteignent. De minute en minute, les morsures du froid se font de plus en plus sentir...

Wardour, s'arrachant à ses pensées, se lève. Il regarde la figure toujours incolore de Frank ; il pose la main sur son cœur. L'organe bat encore faiblement. Qu'on donne à Frank sa part de nourriture tenue en réserve dans le canot, qu'on le réchauffe avec ce qui restait de combustible, et il pourra vivre encore. Qu'on l'abandonne ici sans secours, et sa mort n'est qu'une question d'heures, de minutes peut-être.

Wardour soulève la tête de Frank et l'appuie contre la paroi de la caverne. Il entre dans le canot et en revient avec une bûche. Il se penche pour placer la bûche sur le feu et s'arrête. Frank rêve et murmure en rêvant. Le nom d'une femme franchit ses lèvres. Il est encore en Angleterre, au bal, et fait à Clara sa déclaration d'amour.

L'ombre d'une pensée homicide voile le visage de Wardour. Il se redresse, rapporte la bûche dans le canot. Sa vigueur est ébranlée, mais elle résiste encore. On dérive irrésistiblement vers la pleine mer. On peut remettre à l'eau le canot sans aide. Rien ne l'empêche d'emporter avec lui la nourriture et le combustible qui restent. L'homme qui sommeille ici sur la glace est l'homme qui lui a dérobé le cœur de Clara, qui a brisé le bonheur et l'espérance de sa vie. S'il le laisse dormir, il mourra...

Voilà ce que l'esprit tentateur lui souffle à l'oreille. Wardour essaie de mettre le canot en mouvement. Il y réussit. Il en est le maître maintenant. Il s'arrête et regarde autour de lui. Près de lui la mer est libre de glaçons : à ses pieds gît l'homme qui lui a dérobé le cœur de Clara. L'ombre de la pensée homicide s'épaissit sur le visage de Richard. Il attend, les mains posées sur le bord du canot, il attend et il réfléchit.

La montagne de glace flotte lentement sur la mer d'encre, dans la lumière de cendre. De minute en minute le feu se meurt et s'éteint. De minute en minute le froid mortel s'approche traîtreusement du malheureux qui sommeille.

Wardour attend toujours, il attend et il réfléchit.

SCÈNE IV – LE JARDIN

13

Le printemps est venu. La brise d'une nuit d'avril redresse les feuilles autour des fleurs endormies. La lune règne en souveraine dans un ciel sans nuage et sans étoiles. La paix de minuit s'étend sur terre comme sur mer.

Dans une villa, sur le rivage occidental de l'île de Wight, les portes vitrées qui donnent sur le jardin sont encore ouvertes. La lampe, protégée par un abat-jour, brûle encore sur la table ; une dame est assise à cette table en train de lire. De temps à autre, elle jette un œil dans le jardin et son regard s'arrête sur une jeune fille vêtue d'une robe blanche qui se promène lentement sur la pelouse, à la douce clarté de la lune. Les chagrins et l'attente ont imprimé leurs traces sur le visage de la dame. Non seulement ses rivales, mais encore ses amies, qui il y a peu encore l'admiraient, s'accordent maintenant à dire qu'elle a l'air fatiguée et vieillie. D'autres, plus indulgentes dans leur jugement, conviennent avec raison que ses yeux, sa chevelure, sa grâce simple et l'ampleur de ses mouvements n'ont presque rien perdu de leurs charmes. La vérité, comme de coutume, se trouve entre ces deux appréciations extrêmes. En dépit de ses chagrins et de ses souffrances, Mrs. Crayford est toujours la belle Mrs. Crayford.

Le délicieux silence de cette heure avancée de la soirée est doucement troublé par la voix de la jeune fille qui se promène dehors.

— Mettez-vous au piano, Lucie. C'est une soirée faite pour la musique. Jouez-nous un morceau digne d'une telle nuit.

Mrs. Crayford se retourne vers la cheminée et regarde à la pendule.

— Ma chère Clara, il est plus de minuit. Rappelez-vous ce que le médecin vous a dit. Vous devriez être couchée depuis une heure.

— Une demi-heure, Lucie ! Je ne vous demande qu'une demi-heure ! Voyez le clair de lune sur la mer. Est-il possible d'aller se coucher par une nuit pareille ? Jouez quelque chose, Lucie, quelque chose qui s'adresse à l'âme et l'élève vers le ciel.

Tout en formulant cette prière qu'elle adresse avec instance à son amie, Clara s'avance vers la fenêtre du salon. Elle aussi a beaucoup souffert des peines incessantes d'une longue attente. Son visage a perdu de sa fraîcheur juvénile ; nulle coloration délicate ne s'y remarque plus lorsqu'elle parle. Les yeux gris si doux, qui jadis ont gagné le cœur de Frank, ont subi une triste altération. Au repos, ils semblent éteints et fatigués. Quand elle s'anime, son regard paraît égaré, inquiet, comme si elle s'éveillait en sursaut d'un rêve effrayant. Vêtue d'une robe blanche, elle laisse flotter sur ses épaules ses cheveux bruns à la nuance si douce. Il y a quelque chose de fantastique et de surnaturel dans cette jeune fille, quand elle s'approche pas à pas de la fenêtre, sous la pleine lumière de la lune, en sollicitant un morceau de musique qui soit digne du mystère et de la beauté de cette nuit.

— Consentirez-vous à rentrer si je me mets au piano ? lui demande Mrs. Crayford. Il y a du danger, ma chérie, à rester dehors exposée à l'air de la nuit.

— Non ! non ! j'aime sentir cet air. Jouez, pendant que je reste ici à contempler la mer. Cela me calme ; cela me ranime ; cela me fait du bien.

Elle s'en va, semblant glisser comme un fantôme sur la pelouse. Mrs. Crayford se lève et met son livre de côté. C'est un récit des explorations qui ont eu lieu dans les mers du pôle Nord. Le temps n'est plus où ces deux femmes pouvaient s'intéresser à des récits qui n'avaient pas de rapport avec le sujet de leurs propres inquiétudes. Aujourd'hui, quand toute espérance les a presque abandonnées ; aujourd'hui que les dernières nouvelles reçues du *Wanderer* et du *Sea-Mew*

remontent à plus de deux ans, elles ne sauraient rien lire que des livres qui leur racontent les dangers, les découvertes, les naufrages, les sauvetages qui ont eu les terribles mers polaires pour théâtre. Elles ne songent à rien d'autre.

C'est avec répugnance que Mrs. Crayford met son livre de côté et ouvre son piano. Sur le pupitre sont posés les thème et variations en *ut* de Mozart. Elle joue l'une après l'autre les délicieuses mélodies, d'une beauté si simple et si pure, de cette œuvre sans prétention et sans rivale. À la fin de la neuvième variation, le morceau favori de Clara, elle s'arrête et tourne la tête vers le jardin.

— Est-ce assez ? demanda-t-elle.

Elle n'obtient point de réponse. Clara s'est-elle éloignée au point de n'avoir pas entendu cette musique qu'elle aime tant, cette musique qui s'harmonise si bien avec la douce beauté de la nuit ? Mrs. Crayford se lève et gagne la fenêtre.

Non ! La blanche forme de Clara se dresse toujours sur la pente de la pelouse, le dos tourné à la maison, les yeux fixés sur la mer, dont les eaux à peine ridées s'étendent jusqu'à la ligne presque invisible que trace à l'horizon la côte du Hampshire.

Mrs. Crayford s'avance jusqu'au sentier qui serpente devant la fenêtre et appelle de nouveau :

— Clara !

Point de réponse encore. Clara est toujours immobile à la même place.

Chagrinée, mais non alarmée, Mrs. Clayford retourne au salon. Sa triste expérience lui apprend ce qui est arrivé. Elle sonne ses servantes et leur recommande d'attendre dans la pièce qu'elle les appelle ; puis elle repart pour le jardin et s'approche de la silhouette mystérieuse.

Morte pour le monde extérieur, comme si elle était déjà dans la tombe, insensible au toucher, insensible au bruit, sans plus de mouvement qu'une pierre, et non moins froide, Clara reste debout sur la pelouse éclairée par la lune ; elle fait face à la mer.

Mrs. Crayford attend avec patience à côté d'elle l'évolution qui, elle le sait, ne tardera pas. Dans la catalepsie, comme quelques-uns appellent sa maladie – que d'autres nomment

« hystérie » –, il y a cela de certain que l'accès n'a qu'une durée, et que cette durée ne varie pas.

C'est ce qui arrive cette fois encore. Nul changement ne se manifeste dans ses yeux ; ils sont toujours tout grands ouverts, fixes et vitreux. Le premier mouvement que fait Clara se produit dans ses mains. Elle les élève et les porte en avant, comme une personne qui marche dans l'obscurité. Un autre moment s'écoule et ses lèvres se meuvent à leur tour. Elles s'entrouvrent et tremblent. Encore quelques minutes, et des mots s'en échappent l'un après l'autre, proférés d'un ton égaré, vague, comme si elle parlait en dormant.

Mrs. Crayford tourne les yeux vers la maison. Une triste expérience lui fait craindre la curiosité de ses servantes. La même expérience l'avertit qu'il ne faudrait pas se fier à elles, si elles venaient à entendre les paroles délirantes que Clara prononce durant ses accès. Une d'elles ne se sera-t-elle pas glissée dans le jardin ? Non. Elles sont toujours au salon, d'où elles ne peuvent entendre Clara, à attendre le signal qui leur dira que leur aide est requise.

Se retournant de nouveau vers Clara, Mrs. Crayford l'entend prononcer d'une voix dénuée d'expression des mots qui se succèdent de plus en plus rapidement.

— Frank !... Frank !... Ne restez pas en arrière... Ne vous fiez pas à Richard Wardour. Tant que vous pourrez marcher restez avec le gros du détachement, Frank !

C'est l'avertissement qu'a donné Crayford dans les solitudes des profondeurs glacées que répète Clara dans le jardin de la villa anglaise !

Elle se tait un moment, et dans ce moment sa vision change de scène. Elle voit Frank sur la montagne de glace, à la merci du plus impitoyable ennemi qu'il ait sur la terre. Elle le voit flottant sur la mer d'encre, à travers un jour blafard.

— Réveillez-vous, Frank !... Réveillez-vous et défendez-vous !... Richard Wardour sait que je vous aime... Il veut se venger et vous donner la mort !... Réveillez-vous, Frank !... Réveillez-vous !... Vous dérivez vers votre perte !...

Un long gémissement d'horreur s'échappe de sa bouche, un gémissement sinistre et effrayant à entendre.

— Vous dérivez ! Vous dérivez ! murmure-t-elle encore. Vous dérivez vers votre perte !

Ses yeux vitreux soudain s'adoucissent, puis se ferment. Un long frisson la parcourt tout entière. Une légère rougeur colore un moment ses joues pâles comme celles d'une morte pour disparaître presque au même instant. Ses jambes plient sous elle ; elle tombe dans les bras de Mrs. Crayford.

Les servantes, répondant à l'appel de leur maîtresse, la transportent dans sa chambre et la déposent sur son lit dans un état de complète insensibilité. Au bout d'une demi-heure environ, ses yeux se rouvrent, pleins de vie cette fois, et ils laissent tomber un regard languissant sur son amie assise auprès du lit.

— J'ai fait un terrible rêve, dit-elle d'une voix à peine audible ; suis-je malade, Lucie ? Je me sens bien faible !

Comme elle prononce ces mots, le sommeil, un sommeil bienfaisant et naturel, s'empare d'elle soudainement, de même qu'il s'empare des jeunes enfants au beau milieu de leurs jeux. Quoique la crise soit maintenant passée, quoiqu'il ne soit plus nécessaire de veiller sur elle, Mrs. Crayford garde toujours sa place auprès du lit, trop inquiète et trop éveillée pour se retirer dans sa chambre.

Dans les circonstances précédentes, elle avait l'habitude de chasser de son esprit les paroles qui étaient sorties de la bouche de Clara pendant ses accès. Cette fois, elle fait d'inutiles efforts pour y réussir. Les paroles de Clara la hantent. Vainement elle repasse dans sa mémoire tout ce que les médecins lui ont dit de Clara et de ses crises « Les craintes vagues qu'elle ressent pour le disparu qu'elle aime se mêlent dans son esprit à ce qu'elle lit constamment des épreuves, des périls, des sauvetages, dont les mers du pôle Nord sont le théâtre. Les choses les plus étranges qu'elle peut dire ou faire dans ses accès doivent être toutes attribuées à cette cause et peuvent s'expliquer de la même façon. C'est ainsi qu'ont parlé les médecins, et jusqu'à présent Mrs. Crayford a partagé leur opinion. Cette nuit, pour la première fois, les paroles de la jeune fille retentissent à son oreille avec un accent singulièrement prophétique, et elle se demande « Clara est-elle en esprit auprès de ceux que nous

aimons et qui se sont perdus dans les solitudes des mers du pôle ? Ses yeux peuvent-ils voir les morts et les vivants égarés dans les déserts des profondeurs glacées ? »

La nuit s'était écoulée.

De près et de loin, le jardin de la villa présentait son aspect le plus gai et le plus charmant sous les rayons du soleil du midi. Tout autour de la villa, on entendait des bruits joyeux, témoins de la vie et du mouvement. Du jardin de la maison voisine montaient les voix des enfants s'abandonnant à leurs jeux. Le long de la route, derrière cette maison, résonnait par intervalles le roulement des voitures et des charrettes qui l'empruntaient. Sur la mer bleue retentissait au loin le bruit que font les palettes des roues des steamers en frappant l'eau, et les coups de piston de leurs machines quand ces navires côtoient l'île en franchissant le détroit qui la sépare du continent. Dans les arbres, les oiseaux chantaient gaiement au milieu du feuillage qui frémissait sous la brise. Dans la maison, les servantes riaient bien haut de quelque plaisanterie ou de quelque anecdote qui les réjouissait pendant leurs occupations. C'était un moment plein de charme et de joyeuse animation.

Les deux dames s'accordèrent un peu de repos au jardin, à la suite d'une longue promenade.

Elles échangèrent quelques paroles banales sur la beauté du jour, puis se turent. Gardant le souvenir de ce qu'elle avait vu pendant sa crise, comme on garde en général le souvenir de ce qu'on a vu dans un rêve, et prenant sa vision pour une révélation surnaturelle, Clara considérait maintenant dans son âme ses pressentiments les plus funestes comme autant de faits réalisés. Sa dernière et faible espérance de revoir jamais Frank s'était évanouie. L'intime connaissance qu'avait d'elle Mrs. Crayford lui faisait comprendre ce qui se passait dans l'esprit de Clara, et lui disait que s'efforcer de raisonner sa jeune amie et de lui adresser de sages remontrances serait perdre volontairement son temps et ses paroles. La disposition où elle-même s'était sentie un moment, la nuit précédente, d'attacher

une importance superstitieuse à ce qu'avait dit Clara pendant son accès, avait disparu avec le retour de la clarté du jour. Le repos et la réflexion l'avaient calmée et avaient rendu à son bon sens tout son empire. Sympathisant avec Clara en toute autre chose, elle ne partageait pas, sous les rayons d'un splendide soleil, son pessimisme absolu. Elle, qui pouvait encore espérer, n'avait rien à répondre à sa jeune amie qui avait perdu toute espérance. Les minutes se succédèrent ainsi paisiblement, et les deux amies restèrent assises en silence à côté l'une de l'autre.

Une heure s'écoula, et la cloche de la porte de la villa se fit entendre.

Toutes deux tressaillirent, toutes deux savaient ce qu'annonçait cette cloche. C'était l'heure où le facteur leur apportait les journaux venus de Londres. Que de fois, dans le passé, elles avaient déchiré la bande qui les enveloppait et s'étaient portées à la même colonne, avec la même impatience lasse, mêlée d'espérance et de désespoir ! Et voilà qu'en ce jour, comme la veille, comme le lendemain, si Dieu devait le permettre, la servante s'avancait, tenant à la main les journaux de Lucie et de Clara. L'une et l'autre feraient-elles encore, en ce jour, ce qu'elles avaient fait tant de fois jusque-là ?

Non ! Mrs. Crayford déchira la bande de son journal, comme de coutume ; mais Clara déposa le sien intact sur une chaise du jardin.

Mrs. Crayford regarda en silence la rubrique qu'elle regardait toujours, la colonne consacrée aux dernières nouvelles de l'étranger. Au moment où ses yeux tombèrent sur la page, elle tressaillit en poussant un cri de joie. Le journal s'échappa de ses mains tremblantes. Elle serra Clara dans ses bras.

— Ah ! ma chérie ! ma chérie ! Voici de leurs nouvelles, enfin !

Sans répondre, sans laisser voir aucun changement dans sa physionomie, Clara ramassa le journal tombé à terre, et lut, en tête de la colonne, et imprimés en lettres capitales, ces mots :

« L'EXPÉDITION AU PÔLE NORD. »

Elle s'arrêta et regarda Mrs. Crayford.

— Avez-vous la force de m'entendre, Lucie, lui demanda-t-elle, si je lis tout haut ?

Mrs. Crayford était trop agitée pour donner à cette question une réponse verbale : elle fit signe à Clara, avec un air d'impatience, de continuer.

Clara lut les nouvelles suivantes, au-dessous du titre :

« L'information qui suit, venue de Saint-John's (Terre-Neuve), nous est envoyée pour être publiée. »

« On annonce que le baleinier *Blythewood* a rencontré les officiers et les matelots survivants de l'expédition dans le détroit de Davis. De nombreux explorateurs sont morts, et quelques-uns sont indiqués comme manquant à l'appel. La liste des survivants connus, telle que l'a donnée l'équipage du baleinier, n'est pas garantie comme parfaitement exacte, les circonstances n'ayant pas été favorables à une investigation complète. Le navire était pressé par le temps, et les membres de l'expédition, souffrant plus ou moins des fatigues et des privations qu'ils avaient endurées, n'étaient pas en état de donner à l'enquête toute l'aide nécessaire. De plus amples détails sont attendus par le prochain courrier. »

Suivait la liste des survivants, commençant par les officiers dans l'ordre de leur grade. Les deux dames lurent ensemble la liste. Le premier nom était celui du capitaine Helding ; le second celui du lieutenant Crayford.

À ce nom, Mrs. Crayford ne put maîtriser sa joie. Après une pause, elle enveloppa de son bras la taille de Clara et lui dit :

— Oh ! ma chérie ! êtes-vous aussi heureuse que je le suis ? Le nom de Frank est-il aussi sur la liste ? Les larmes m'aveuglent. Lisez pour moi, je ne puis lire moi-même.

Clara répondit d'une voix calme et triste :

— J'ai lu jusqu'au nom de votre mari. Je n'ai pas besoin d'en lire davantage.

Mrs. Crayford essuya ses larmes, se maîtrisa, et lut la liste des survivants.

Sur cette liste, ses recherches furent vaines. Le nom de Frank n'y figurait pas. Sur une seconde liste, intitulée « Morts ou manquants », les deux premiers noms qui s'offrirent à ses yeux furent ceux-ci :

FRANCIS ALDERSLEY ;
RICHARD WAROOR.

Muette et terrifiée, Mrs. Crayford regarda Clara. Elle se demanda si celle-ci, dans le faible état de santé où elle était, aurait assez de force pour supporter le coup qui la frappait. Oui, Clara supporta ce coup avec une étrange résignation. Son regard, son langage furent ceux d'une personne que le désespoir laisse en pleine possession d'elle-même.

— J'étais préparée à cette nouvelle, dit-elle. Je les ai vus en esprit la nuit dernière. Richard Wardour a découvert la vérité, et cette découverte a coûté la vie à Frank. Et c'est moi, moi seule qui suis à blâmer !

Elle frissonna et mit la main sur son cœur.

— Nous ne serons pas longtemps séparés, Lucie. J'irai le rejoindre. Il ne reviendra pas me trouver ici.

Ces paroles furent dites avec le calme d'une conviction profonde ; elles faisaient mal à entendre.

— Je n'ai plus rien à dire, ajouta-t-elle après une pause d'un moment.

Et elle se leva pour rentrer à la maison. Mrs. Crayford la prit par la main et la força à se rasseoir.

— Ne me regardez pas, ne me parlez pas de cette effrayante façon, s'écria-t-elle. Dire ce que vous venez de dire n'est pas digne d'une personne raisonnable ; c'est douter de la miséricorde divine. Relisez le journal. Voyez ! Il vous dit clairement que vous ne devez pas vous en fier entièrement à ses informations ; il vous recommande d'attendre des détails ultérieurs. Les mots qui sont en tête de la liste disent combien peu il connaît la vérité. *Morts ou manquants*. De son propre aveu, Frank peut tout aussi bien être manquant que mort. Quoi que vous en disiez, le prochain courrier peut vous apporter une lettre de lui. M'entendez-vous, Clara ?

— Oui.

— Pouvez-vous nier ce que je dis ?

— Non.

— Oui ! Non ! Est-ce ainsi que vous devez me répondre, quand je suis si désolée et si inquiète à votre égard ?

— Je suis fâchée d'avoir parlé comme je l'ai fait, Lucie. Nous sommes placées à deux points de vue différents. Je ne conteste pas que le vôtre ne soit raisonnable, très chère.

— Vous ne contestez pas ? s'emporta Mrs. Crayford. Non ! mais vous faites pis ; vous abondez dans votre sens, tout en ayant le journal devant vous ! Croyez-vous ou ne croyez-vous d'autres rêves, à d'autres époques, et j'ai trouvé qu'ils se réalisaient.

— Oui, dit Mrs. Crayford, cela a pu arriver une fois, par hasard, et vous l'avez remarqué, vous vous en êtes souvenue, vous en avez fait votre religion. Voyons, Clara, soyez franche ! Que pensez-vous des occasions où le hasard a tourné contre vous, où vos rêves ne se sont pas réalisés ? Vous vous ressemblez tous, pauvres gens superstitieux que vous êtes. Vous oubliez volontiers les rêves et les pressentiments qui ne se vérifient pas. Pour l'amour de moi, chère, sinon de vous-même, continua Mrs. Crayford avec l'accent de la douceur et de la tendresse, efforcez-vous d'être plus raisonnable, espérez encore. Ne perdez pas toute confiance en l'avenir, toute confiance en Dieu. Dieu, qui a sauvé mon mari, peut sauver Frank. Tant qu'il y a un doute, il y a de l'espoir. N'empoisonnez pas mon bonheur, Clara ! Essayez de penser comme moi, ne fût-ce que pour me prouver que vous m'aimez !

Elle enveloppa de son bras le cou de Clara et l'embrassa. Clara lui rendit son baiser : Clara lui répondit avec tristesse et soumission :

— Je vous aime, Lucie. J'essaierai.

Après avoir dit ces mots, elle soupira et se tut. Il aurait été évident, trop évident à des yeux beaucoup moins clairvoyants que ceux de Mrs. Crayford, que ses paroles n'avaient produit aucune impression salubre sur Clara. Elle avait cessé de défendre sa manière de voir ; elle se taisait, mais la terrible conviction de la mort de Frank par les mains de Wardour n'en restait pas moins profondément enracinée dans son esprit. Découragée, désolée, Mrs. Crayford la laissa et rentra dans la maison.

À la fenêtre du salon apparut un petit homme poli, aux yeux vifs et intelligents, aux manières aimables et gaies. Toute sa personne, correctement vêtue de noir, comme l'exigeait sa profession, proclamait sa prospérité et sa réussite de médecin de campagne apprécié d'un large cercle de patients et d'amis. Comme Mrs. Crayford s'approchait, il se hâta à sa rencontre, sur la pelouse, et tendit les deux mains pour la saluer, en un geste cordial et courtois.

— Chère madame, acceptez mes sincères congratulations ! s'écria-t-il. J'ai lu la bonne nouvelle qu'a publiée le journal, et je ne saurais m'en réjouir plus que je le fais, quand même j'aurais l'honneur de connaître personnellement le lieutenant Crayford. Nous comptons fêter dans ma famille cette bonne nouvelle. J'ai dit à ma femme, avant de sortir : « Une bouteille de vieux madère à dîner, aujourd'hui, ne l'oublie pas ! pour boire à la santé du lieutenant, que Dieu le bénisse ! » Et comment va notre intéressante malade ? Les nouvelles ne sont pas, il s'en faut, ce que nous souhaiterions qu'elles fussent en ce qui la concerne. Je suis un peu inquiet de savoir l'effet qu'elles ont produit sur elle, pour être franc ; c'est pourquoi je suis venu faire ma visite de meilleure heure qu'à l'ordinaire. Ce n'est pas que j'augure mal de ces nouvelles. Non ! Il est clair qu'un doute subsiste quant au sort de Mr. Aldersley, et c'est un grand point en sa faveur. Je lui donne le bénéfice du doute, comme disent nos légistes. Miss Burnham voit-elle les choses du même œil ? J'ose à peine l'espérer, je l'avoue.

— Miss Burnham m'a chagrinée et alarmée, répondit Mrs. Crayford. Je pensais précisément à vous faire appeler quand vous êtes arrivé.

Après ce court préambule, elle raconta exactement au médecin ce qui était arrivé, lui répétant non seulement la conversation qu'elle avait eue avec Clara dans la matinée, mais

aussi les paroles qui étaient tombées de la bouche de celle-ci dans son accès de la nuit précédente.

Le docteur l'écouta attentivement. Peu à peu son sourire bon enfant disparut et fit place à un air grave et pensif.

— Allons la voir, dit-il.

Arrivé auprès de Clara, il s'assit à côté d'elle et étudia curieusement sa physionomie pendant qu'il lui tâta le pouls. Il n'existait aucune affinité entre le caractère rêveur et mystique de la malade et les vues simples, réalistes, du praticien. Au fond, Clara n'aimait pas son médecin. Elle ne se soumettait qu'avec impatience aux investigations serrées dont elle était l'objet de sa part. Il la questionna, et elle lui répondit avec une certaine irritation. Passant outre, car ce n'était pas un homme facile à décourager, le médecin fit allusion aux nouvelles qu'on avait reçues de l'expédition, et s'engagea dans la voie des remontrances, où était entrée déjà Mrs. Crayford. Clara refusa d'accepter la discussion là-dessus. Elle se leva avec une politesse affectée, et lui demanda la permission de se retirer dans ses appartements. Il ne prit nullement la peine de la retenir.

— Vous en êtes parfaitement libre, miss Burnham, lui répondit-il d'un air résigné, après avoir lancé à Mrs. Crayford un coup d'œil qui semblait lui dire « Restez ici avec moi. »

Clara garda un silence des plus froids et le remercia d'un salut. Elle les laissa ensemble. Pendant que la jeune fille s'en allait lentement, les yeux pénétrants du docteur qui suivaient sa silhouette amaigrie mais encore gracieuse exprimèrent une profonde anxiété, que Mrs. Crayford remarqua et dont elle conçut une profonde inquiétude. Le médecin garda le silence jusqu'au moment où il vit Clara disparaître dans la véranda qui régnait autour de la villa, devant le jardin.

— Je crois que vous m'avez assuré, dit-il alors, que Miss Burnham n'a plus ni père ni mère ?

— En effet, Miss Burnham est orpheline.

— Elle n'a plus aucun parent ?

— Non. Vous pouvez me parler comme à sa tutrice et à son amie. Êtes-vous alarmé de son état ?

— J'en suis sérieusement alarmé. Il n'y a que deux jours que je l'ai vue, et je constate un changement notable dans sa

situation. Physiquement et moralement, cette situation a empiré. N'en concevez pas cependant des craintes excessives. Le mal, j'en ai la certitude, n'est pas absolument sans remède. Notre grande espérance, c'est que Mr. Aldersley puisse être encore vivant. Dans ce cas, je ne préjugerais pas mal de l'avenir. Son mariage lui rendrait la santé et le bonheur. Mais dans l'état actuel des choses, je redoute, je l'avoue, cette conviction qui s'est enracinée en elle, que Mr. Aldersley n'est plus, et que sa propre mort doit suivre bientôt celle de ce jeune homme. Cette idée la poursuivant (comme il est certain qu'elle la poursuivra nuit et jour), exercera une influence sur sa santé aussi bien que sur son esprit. À moins que nous ne puissions arrêter le progrès du mal, ce qui lui reste de force n'y résistera pas. Si vous voulez consulter quelque autre praticien, n'hésitez pas à le faire. Quant à moi, je vous ai dit ce que je pense.

— Je m'en rapporte entièrement à votre opinion, répondit Mrs. Crayford. Pour l'amour de Dieu, dites-moi ce que nous pouvons faire.

— Nous pouvons essayer un changement de lieu, dit le docteur. Nous pouvons essayer de la transporter dans une autre localité.

— Elle se refusera à partir, répliqua Mrs. Crayford. Je lui ai déjà proposé ce changement, et elle m'a toujours répondu négativement.

Le docteur se tut un moment, comme un homme qui rassemble ses idées.

— J'ai appris en venant ici, reprit-il, quelque chose qui me suggère un moyen de résoudre cette difficulté. À moins que je ne me trompe grandement, Miss Burnham ne se refusera pas au projet de changement que j'ai en vue pour elle.

— Quel est ce projet ? s'empressa de demander Mrs. Crayford.

— Avant de vous répondre, permettez-moi de vous adresser une question. Avez-vous, par hasard, quelque connaissance dans les bureaux de l'Amirauté ?

— Certainement. Mon père est dans le bureau du Secrétaire, et deux lords de l'Amirauté sont ses amis.

— C'est à merveille. Maintenant je puis m'expliquer clairement, sans craindre de vous décevoir. D'après ce que je vous ai dit, vous conviendrez avec moi que le seul changement, dans l'existence de Miss Burnham, qui puisse lui être salutaire, serait un changement qui modifierait sa manière de penser au sujet de Mr. Aldersley. Placez-la dans une situation qui lui permette de découvrir, non en s'en rapportant à ses visions imaginaires et fantastiques, mais à des preuves réelles, à des faits réels, si Mr. Aldersley est mort ou vivant, et ses illusions hystériques, qui en ce moment minent fatalement sa santé, disparaîtront. Même en mettant les choses au pis, même en supposant que Mr. Aldersley ait péri dans les mers du pôle, il lui sera moins dangereux d'acquérir la certitude positive de ce fait que de se nourrir de ses funestes et imaginaires superstitions pendant des semaines entières, en attendant l'arrivée des prochaines nouvelles de l'expédition. En un mot, je désire que vous mettiez, avant la fin de la présente semaine, les convictions actuelles de Miss Burnham à l'épreuve. Supposons que vous lui teniez ce langage : « Nous différons d'opinion, ma chère, sur le sort de Francis Aldersley. Vous prétendez, sans l'ombre d'une preuve à l'appui, qu'il est certainement mort et, qui pis est, mort de la main d'un des officiers, son camarade. J'affirme, sur l'autorité du journal, que rien de semblable n'est arrivé, et qu'il y a tout lieu de croire qu'il vit encore. Que diriez-vous du projet de franchir l'Atlantique et d'aller voir qui de nous deux a raison, de vous ou de moi ? » Pensez-vous que Miss Burnham repousserait cette proposition, madame ? Ou je connais peu le cœur humain, ou elle saisira cette occasion de vous convertir à sa croyance dans la seconde vue.

— Bon Dieu ! docteur, voulez-vous dire que nous devons nous embarquer et aller au-devant de l'expédition ?

— Vous avez parfaitement compris ma pensée, madame. C'est exactement là ce que je veux dire.

— Mais comment mener à bien ce projet ?

— Je vais vous l'expliquer à l'instant. Je vous ai dit, n'est-ce pas, que j'avais appris un fait en venant ici ?

— Oui.

— Eh bien, j'ai rencontré un vieil ami, en sortant de chez moi, qui m'a accompagné une partie du chemin. Hier au soir, il a dîné avec l'amiral, à Portsmouth. Parmi les convives se trouvait un membre du ministère qui avait apporté de Londres la nouvelle relative à l'expédition. Ce monsieur nous a appris qu'il n'était pas douteux que l'Amirauté n'envoyât immédiatement un navire à vapeur à la rencontre des hommes recueillis sur les côtes d'Amérique pour les ramener en Angleterre. Attendez un peu, madame ! Nul ne sait, jusqu'à présent, quelles règles présideront à l'envoi de ce navire. Dans des cas à peu près identiques, des personnes privilégiées ont été admises comme passagers, ou pour mieux dire comme hôtes, sur les vaisseaux de Sa Majesté, et le privilège accordé alors peut être accordé encore aujourd'hui. Je n'en dirai pas plus. Si ce voyage ne vous effraie pas pour vous-même, il ne m'inspire aucune inquiétude pour ma patiente — que dis-je ! j'en attends beaucoup du point de vue médical ! Qu'en pensez-vous ? Voulez-vous écrire à votre père et lui demander ce qu'il est en position d'obtenir de ses amis de l'Amirauté ?

Mrs. Crayford se leva, tout émue.

— Écrire ! s'écria-t-elle. Je ferai mieux que d'écrire. Un voyage à Londres n'est pas une grande affaire, et je puis me fier à ma femme de charge pour prendre soin de Clara en mon absence. Je verrai mon père ce soir. Il fera agir ses amis de l'Amirauté, vous pouvez y compter. Oh ! mon cher docteur, quelle perspective vous m'ouvrez là ! Mon mari ! Clara ! Quelle découverte vous avez faite ! Quel trésor vous êtes ! Et comment puis-je assez vous remercier ?

— Calmez-vous, chère madame. Ne comptez pas trop sur le succès. Considérons les objections de Miss Burnham comme écartées d'avance. Mais, si les lords de l'Amirauté disaient non ?

— Dans ce cas, comme je serai à Londres, j'irai moi-même les solliciter. Les lords sont hommes, après tout, et les hommes ne sont pas accoutumés à me dire *non*.

Ils se séparèrent.

Une semaine plus tard, le vaisseau de Sa Majesté, l'*Amazon*e, voguait vers le nord de l'Amérique. Quelques personnes, qui prenaient un intérêt spécial aux membres de l'expédition

polaire, avaient obtenu le privilège d'occuper les cabines de luxe vacantes à bord du navire. Sur la liste de ces hôtes favorisés, on lisait les noms de deux dames Mrs. Crayford et Miss Burnham.

SCÈNE V – LE HANGAR À BATEAUX

16

Encore la mer... La mer dont les vagues déferlent sur les rivages de Terre-Neuve ! Un navire à vapeur anglais mouille au large. Il est complètement visible de la porte ouverte d'un hangar à bateaux situé sur le rivage ; ce bâtiment dépend de la station de pêche, sur la côte de l'île.

La seule personne présente dans le hangar, à cette heure, est un homme vêtu en matelot. Assis sur un coffre, tenant une corde dans ses mains, il regarde nonchalamment la mer. Sur un grossier établi de charpentier, près de lui, se trouve un objet inattendu en pareil endroit : un voile de femme.

Quel est le vaisseau qui mouille au large ?

Ce vaisseau est l'*Amazon*e, envoyé d'Angleterre pour recevoir les survivants de l'expédition, officiers et matelots. La jonction s'est heureusement effectuée sur les rivages du nord de l'Amérique, trois jours auparavant. Mais le voyage de retour dans la mère patrie a été interrompu par une tempête qui a détourné le vaisseau de sa route. Profitant, le troisième jour, du retour du calme, le commandant de l'*Amazon*e a jeté l'ancre sur la côte de Terre-Neuve et envoyé compléter à terre la provision d'eau avant de reprendre son cap. Les passagers se sont fait débarquer pour se reposer, pendant quelques heures, des fatigues de la tempête. Parmi eux se trouvent les deux dames, et le voile laissé sur rétabli du hangar appartient à Clara.

Et quel est l'homme assis sur le coffre, une corde à la main, qui promène un regard nonchalant sur la mer ? Cet homme est

la seule personne joyeuse des survivants de l'expédition. En d'autres termes, il s'agit de John Want.

Toujours assis sur le coffre, notre ami, qui ne murmure jamais, est surpris par la subite apparition d'un matelot à la porte du hangar.

— Occupez-vous activement de votre besogne, John Want, dit le matelot, le lieutenant Crayford vient vous voir.

Après avoir donné cet avertissement à John Want, le messenger disparaît. John Want se lève en grommelant, met le coffre de chant, et entreprend de l'entourer de la corde. Le cuisinier du navire n'est pas homme à considérer son sauvetage avec la satisfaction sans mélange qui anime ses compagnons de voyage. Au contraire, il se sent plus disposé, l'ingrat, à regretter le pôle Nord.

— Si j'avais seulement su avant de sortir des glaces que je serais amené ici, rumine-t-il, je crois que j'aurais préféré rester sur les mers du pôle Nord. J'étais vraiment heureux, là, quand je ranimais le courage de tout le monde. Toutes choses bien considérées, je crois que j'aurais dû trouver ma position très confortable, seulement voilà, je ne savais pas ! Un autre à ma place pourrait être tenté de dire que ce hangar de Terre-Neuve est trop boueux, trop vaseux, trop éventé, et que l'odeur de poisson en rend le séjour fort désagréable. Un autre pourrait se plaindre des perpétuels brouillards de Terre-Neuve, de ses perpétuelles morues, de ses perpétuels chiens. Nous trouvions de très beaux ours au pôle Nord. N'importe, tout cela m'est égal, je ne murmure pas.

— Avez-vous fini d'entourer ce coffre de sa corde ?

Cette fois-ci la voix qui se fait entendre est celle de l'autorité. À la porte se tient le lieutenant Crayford en personne. John Want répond à son officier du ton enjoué qui lui est habituel :

— J'ai fait de mon mieux, lieutenant. Mais l'humidité qui règne ici commence à endommager jusqu'à nos cordes. Je ne dis rien de nos poumons ; je ne parle que de nos cordes.

Crayford répond sèchement à l'observation de John Want. Il semble avoir perdu le goût qu'il a naguère encore montré pour la bonne humeur du cuisinier.

— Hou ! À voir votre grimace, on dirait que vous regardez comme un véritable malheur que nous soyons sortis des régions polaires. Vous mériteriez d'y être envoyé de nouveau.

— Je pourrais retrouver ma joie de vivre habituelle, lieutenant, si j'y étais renvoyé. Je ne me crois pas ingrat, mais je n'aime pas à entendre mal parler du pôle Nord dans un endroit qui sent aussi mauvais. Tout était propre et enneigé au pôle Nord – tout est humide et plein de sable par ici ! Votre soupe à l'os ne vous manque-t-elle pas, lieutenant ? À moi, si. Elle n'était pas très corsée, mais elle était chaude : et le froid que nous sentions semblait lui communiquer un parfum de viande quand on l'avalait. Est-ce vous, lieutenant, qui avez toussé si longtemps la nuit dernière ? Je ne me permettrais pas de médire de l'air de ces latitudes, mais je serais bien aise de savoir si c'est vous qu'aviez une toux si creuse. Voulez-vous être assez obligeant pour tâter ces cordes du bout de vos doigts, lieutenant ? Vous pourrez ensuite les essuyer en les frottant sur le dos de ma veste.

— C'est avec un bâton qu'on devrait vous frotter le dos. Portez ce coffre dans le canot immédiatement, espèce de traîne-savates croissant. Vous auriez grogné, même dans le paradis terrestre.

Le philosophe de l'expédition n'était pas homme à se taire, parce qu'on lui citait le paradis terrestre. L'Éden lui-même n'était pas sans défaut à ses yeux.

— Je crois que je pourrais être joyeux partout, lieutenant, dit-il ; mais écoutez un peu : le travail ingrat ne devait pas manquer au paradis terrestre, avec tous ces parterres de fleurs !

Ayant formulé cette protestation à laquelle il n'y avait rien à répondre, John Want chargea le coffre sur ses épaules et dériva tristement vers la porte.

Alors, Crayford regarda sa montre et appela un matelot qui se tenait dehors.

— Où sont les dames ? lui demanda-t-il.

— Mrs. Crayford vient de ce côté, monsieur. Elle était derrière vous quand vous êtes entré.

— Miss Burnham l'accompagne-t-elle ?

— Non, lieutenant. Elle est sur le rivage avec les passagers. J'ai entendu la jeune dame demander après vous.

— Demander après moi ?

Crayford réfléchit en répétant ces mots. Il ajouta d'une voix plus basse et plus grave :

— Vous feriez bien de dire à Miss Burnham que je suis ici.

Le matelot salua et se retira. Crayford fit un tour dans le hangar.

Ayant échappé à la mort dans les solitudes polaires, et réuni à une femme charmante, le lieutenant paraissait néanmoins inexplicablement anxieux et abattu. À quoi pouvait-il bien songer ? Il songeait à Clara.

Le premier jour, quand les survivants de l'expédition furent reçus à bord de l'*Amazone*, Clara avait embarrassé et chagriné, non seulement Crayford, mais les autres officiers de l'expédition, par la nature des questions qu'elle leur adressa au sujet de Francis Aldersley et de Richard Wardour. Elle n'avait manifesté ni consternation ni désespoir en apprenant qu'on n'avait eu aucune nouvelle d'eux depuis qu'ils avaient disparu ; elle avait même souri tristement quand Crayford, poussé par un sentiment de compassion envers elle, avait déclaré que ni lui ni ses camarades ne désespéraient néanmoins de voir revenir Frank et Wardour. Ce fut seulement quand le lieutenant eut exprimé cette espérance, et quand on crut qu'il ne serait plus question de ce pénible sujet, que Clara alarma tout le monde en annonçant qu'elle avait quelque chose à dire sur Frank et Wardour, qui n'avait pas été dit jusqu'alors. Quoiqu'elle s'exprimât à mots couverts. Les paroles qu'elle prononça ensuite indiquèrent qu'elle soupçonnait une trahison – et de tels soupçons reflétaient exactement ceux qui tourmentaient Crayford. Le lieutenant en fut si affecté, ses camarades en furent si surpris, qu'ils ne trouvèrent rien à répondre. Les signes précurseurs d'une tempête qui ne tarda pas à fondre sur le navire, étaient dès lors visibles sur la mer et dans le ciel. Crayford y trouva un prétexte pour quitter brusquement la cabine dans laquelle la conversation avait lieu, et les autres officiers firent comme lui.

Pendant les deux jours suivants, la tempête ne cessa de faire rage, et les passagers ne purent sortir de leurs cabines. Mais maintenant que le temps s'était calmé et que le navire était à l'ancre, maintenant que les officiers et les passagers étaient descendus à terre et jouissaient de quelques heures de loisir, Clara aurait l'occasion de revenir sur le sujet des manquants et de faire de nouvelles questions sur leur compte, questions auxquelles il était impossible à Crayford d'éviter de répondre. Comment devait-il réagir à ces questions ? Comment pourrait-il lui cacher la vérité ?

C'étaient ces réflexions qui, depuis, troublaient Crayford, et lui donnaient cet air anxieux et abattu si peu convenable à sa situation. Les officiers, ses camarades, s'attendaient, comme il le comprenait bien, à ce qu'il fit face. S'il se dérobaît, il confirmerait aussitôt l'horrible soupçon qu'avait conçu Clara. Il fallait affronter cette situation ; mais comment le faire honorablement, en ménageant Clara ? C'était là un problème que Crayford était incapable de résoudre. Il était perdu dans le dédale de ses pensées lugubres, quand Mrs. Crayford entra dans le hangar. En tournant les yeux vers le visage de sa femme, il y trouva le reflet de son propre trouble et de ses angoisses.

— Avez-vous vu Clara ? lui demanda-t-il. Est-elle toujours sur le rivage ?

— Elle me suit, répondit Mrs. Crayford. Je lui ai parlé ce matin. Elle est toujours aussi décidée à insister pour que vous lui disiez les circonstances qui ont accompagné la disparition de Frank. Dans l'état actuel des choses, vous n'avez pas d'autre choix que de lui répondre.

— Aidez-moi à le faire, Lucie. Dites-moi, avant qu'elle vienne, comment ce terrible soupçon s'est emparé d'elle. Tout ce qu'elle pouvait savoir quand nous avons quitté l'Angleterre, c'est que ces deux hommes étaient embarqués séparément sur les deux navires. Qu'est-ce qui a pu l'amener à présumer qu'ils s'étaient réunis ?

— Elle était fermement persuadée, William, qu'ils se retrouveraient quand l'expédition quitterait l'Angleterre. Elle a lu, dans des récits de voyage au pôle Nord, que des hommes avaient été laissés en arrière par leurs compagnons, que

d'autres s'étaient égarés sur les glaces. L'esprit plein de ces récits et de ses propres pressentiments, elle a vu Frank et Wardour... ou elle a rêvé qu'elle les voyait... dans un de ses accès. J'étais à côté d'elle, j'ai entendu ce qu'elle a dit à ce moment-là. Elle avertissait Frank que Wardour avait découvert la vérité. Elle lui criait : Tant que vous pourrez marcher, Frank, ne vous séparez pas des autres hommes de l'expédition !

— Bon Dieu ! s'écria Crayford, je lui ai moi-même donné un avertissement, presque dans les mêmes termes, la dernière fois que je l'ai vu.

— Ne lui dites rien, William, laissez-lui ignorer ce que vous venez de me dire. Elle n'y verrait pas ce qu'il y a au fond : une étonnante coïncidence due au hasard, et rien de plus. Elle prendrait cela pour une confirmation positive de sa superstitieuse, de sa lamentable croyance. Tant que vous ne saurez pas que Frank est réellement mort, et qu'il est mort de la main de Wardour, niez ce qu'elle dira, trompez-la dans son propre intérêt. Combattez ses déductions comme je les combats de mon côté. Aidez-moi à la ramener à une croyance supérieure et plus noble, aidez-la à croire en la miséricorde divine – elle s'arrêta et, avec un coup d'œil anxieux vers la porte : Chut !... souffla-t-elle. Faites comme je vous ai dit. Voici Clara.

Clara s'arrêta à la porte du hangar ; son regard méfiant allait du mari à la femme. Elle entra et, s'approchant de Crayford elle lui prit le bras et l'éloigna quelque peu de Mrs. Crayford.

— Il n'y a plus de tempête maintenant ; vous n'avez plus de devoirs à remplir sur le pont du navire, lui dit-elle avec ce faible et mélancolique sourire qui déchirait le cœur du marin. Vous êtes le mari de Lucie, et vous vous intéressez à moi pour l'amour d'elle. Ne reculez pas devant la crainte de me faire de la peine. Je puis supporter la peine. Mon frère et mon ami, voulez-vous croire que j'aurai le courage d'entendre le pire ? Voulez-vous me promettre de ne pas me tromper en ce qui concerne Frank ?

La douce résignation avec laquelle elle s'adressait à lui et son triste regard suppliant firent perdre à Crayford l'empire qu'il voulait garder sur lui-même. Sa réponse à Clara fut aussi maladroite qu'elle pouvait l'être ; il lui répondit évasivement.

— Ma chère Clara, lui dit-il, que vous ai-je fait pour que vous me soupçonniez de vouloir vous tromper ?

Elle fixa sur Crayford un regard scrutateur, puis tourna vers Mrs. Crayford des yeux empreints d'une nouvelle défiance. Il y eut un moment de silence. Avant qu'aucun des trois pût reprendre la parole, ils furent interrompus par l'arrivée d'un des camarades de Crayford, suivi de deux matelots qui apportaient une manne. Crayford dégagea aussitôt son bras de l'emprise de Clara et profita de cette occasion pour parler d'autre chose.

— Point d'instructions du navire, Steventon ? demanda-t-il en s'approchant de l'officier.

— Des instructions verbales seulement, répondit celui-ci. Le navire lèvera l'ancre à la haute mer. Nous tirerons un coup de canon pour appeler tout le monde à bord, et nous vous enverrons un autre canot. En attendant, voici des rafraîchissements pour les passagers. À bord du navire il y a

beaucoup de désordre. Les dames prendront leur collation plus commodément ici.

Mrs. Crayford saisit cette occasion de faire taire Clara.

— Venez, chère, lui dit-elle. Mettons la nappe avant que ces messieurs arrivent.

Clara était trop désireuse d'atteindre le but qu'elle avait en vue pour s'en laisser distraire de cette façon.

— Je suis à vous tout de suite, répondit-elle.

Et, traversant le hangar, elle s'adressa à l'officier qui portait le nom de Steventon.

— Pouvez-vous m'accorder quelques minutes, monsieur ?

— Je suis entièrement à votre service, mademoiselle, répondit-il.

En disant ces mots, il congédia les deux matelots. Mrs. Crayford regarda son mari d'un air inquiet. Crayford murmura à son oreille :

— Soyez tranquille, j'ai averti Steventon, et l'on peut compter sur sa discrétion.

Clara fit signe à Crayford de venir auprès d'elle.

— Je ne vous retiendrai pas longtemps, lui dit-elle. Je promets de ne pas mettre Mr. Steventon mal à l'aise. Ma jeunesse, vous le verrez tous deux, ne m'empêchera pas d'être maîtresse de moi. Je ne vous demanderai pas de revenir au récit de vos souffrances passées. Je veux seulement être sûre de ne pas me tromper sur un point, je veux dire sur ce qui est arrivé au moment où partit le détachement envoyé en quête de secours.

Si j'ai bien compris, c'est le son qui décida de qui partirait ou resterait. Le sort désigna Frank pour partir... — elle fit une pause et frissonna, puis elle reprit et le sort désigna Richard Wardour pour rester. Sur votre honneur d'officiers et de gentlemen, est-ce bien la vérité ?

— Sur mon honneur, répondit Crayford, c'est la vérité.

— Sur mon honneur, répéta Steventon, c'est la vérité.

Clara les regarda tous deux ; elle pesa ce qu'elle allait dire ensuite :

— Le sort vous désigna l'un et l'autre pour rester dans les huttes, reprit-elle, s'adressant à Crayford et à Steventon, et vous

êtes tous deux ici. Le même sort avait désigné Wardour pour rester aussi, et Wardour n'est pas ici. Comment son nom se trouve-t-il sur la liste des manquants, avec celui de Frank ?

Il était dangereux de répondre à cette question. Steventon en laissa le soin à Crayford, qui n'y fit encore qu'une réponse évasive.

— Il ne s'ensuit pas, ma chère, dit-il, que tous les deux aient disparu ensemble, parce que leurs noms se trouvent figurer ensemble sur la liste.

Clara tira aussitôt l'inévitable conclusion qui ressortait de cette réponse inconsiderée.

— Frank a disparu pendant la marche du détachement envoyé en quête de secours, dit-elle. Dois-je supposer que Wardour a disparu de la hutte ?

Crayford et Steventon hésitèrent. Mrs. Crayford leur jeta un regard indigné, et n'hésita pas à faire un mensonge.

— Oui ! dit-elle. Wardour a disparu de la hutte.

Si prompt qu'eût été sa réponse, elle était encore arrivée trop tard. Clara avait remarqué l'hésitation des deux officiers. Elle se tourna vers Steventon.

— J'ai foi dans votre honneur, lui dit-elle avec calme. Ai-je raison ou tort en croyant que Mrs. Crayford se méprend ?

Elle avait choisi le bon interlocuteur. L'épouse de Steventon, si elle existait, n'était pas là pour faire sentir son autorité.

Steventon, dont l'honneur était en jeu et qui était forcé de répondre, avoua la vérité. Wardour avait remplacé un officier qu'un accident avait rendu incapable d'accompagner le détachement, et Wardour et Frank avaient disparu ensemble.

Clara regarda Mrs. Crayford.

— Vous entendez, dit-elle. C'est vous qui étiez dans l'erreur, et non pas moi. Ce que vous appelez accident et que j'appelle fatalité a réuni Wardour et Frank dans la même expédition.

Sans attendre de réponse, elle se tourna de nouveau vers Steventon, et le surprit en changeant brusquement le sujet de la conversation.

— Avez-vous jamais été chez les montagnards de l'Écosse ? lui demanda-t-elle.

— Non, je ne connais pas les Highlands, répondit-il.

— Avez-vous jamais lu, dans les ouvrages consacrés aux Highlanders, quelque chose concernant ce qu'on appelle la seconde vue ?

— Oui.

— Croyez-vous à la seconde vue ?

Steventon refusa poliment de faire une réponse directe à cette question.

— Je ne sais pas ce que j'aurais pu penser si j'avais habité parmi les Highlanders, dit-il, mais il se trouve que je n'ai jamais eu l'occasion de m'occuper sérieusement de ce sujet.

— Je ne mettrai pas votre crédulité à l'épreuve, continua Clara. Je ne vous demanderai pas de croire quelque chose de plus extraordinaire que le rêve étrange que j'ai fait, en Angleterre, il n'y a pas longtemps. Mon rêve m'a fait voir ce que vous venez de m'avouer vous-même tout à l'heure, et même davantage. Comment les deux disparus en sont-ils venus à se séparer de leurs compagnons ? Se sont-ils égarés par pur accident ? Ou bien ont-ils été abandonnés de propos délibéré durant la marche ?

Crayford fit une dernière et vaine tentative pour couper court aux questions de Clara.

— Ni Steventon ni moi, dit-il, ne faisons partie du détachement. Comment pourrions-nous vous répondre ?

— Vos camarades, les officiers qui faisaient partie de ce détachement, ont dû vous dire ce qui était arrivé, fit remarquer Clara. Je vous demande seulement, à vous et à Mr. Steventon, de me répéter ce qu'ils vous ont dit.

Mais Mrs. Crayford intervint de nouveau en faisant cette fois une suggestion d'ordre pratique.

— Le repas n'est pas encore sur la table, dit-elle. Venez. Clara ! C'est notre affaire et le temps passe.

— Le repas peut attendre encore quelques minutes, répondit Clara. Pardonnez mon insistance, ajouta-t-elle en caressant de sa main l'épaule de Crayford. Dites-moi comment ces deux hommes en sont venus à se séparer du reste du détachement. Vous avez toujours été pour moi le meilleur des amis, ne commencez pas à vous montrer cruel aujourd'hui.

Le ton de voix avec lequel elle lui adressa cette prière alla droit au cœur de Crayford. Il renonça à une résistance désespérée et lui laissa entrevoir la vérité.

— À la troisième journée de marche, dit-il, les forces de Frank l'abandonnèrent. Il tomba de fatigue et resta en arrière.

— Sans doute ses compagnons l'attendirent ?

— On courait un danger sérieux à l'attendre, mon enfant. Leur vie et la vie des hommes laissés dans les huttes dépendaient de la rapidité de leur marche. Mais ils adoraient Frank. Ils attendirent une demi-journée pour lui laisser, s'il était possible, le temps de recouvrer ses forces...

Là, Crayford s'arrêta. Là, l'imprudence où l'avait entraîné sa tendresse pour Clara lui parut manifeste, et il se tut.

Mais il était trop tard pour se réfugier dans le silence. Clara était résolue à en savoir davantage.

Elle questionna Steventon.

— Frank put-il se remettre en marche après cette demi-journée de repos ? demanda-t-elle.

— Il essaya d'avancer.

— Et il n'y parvint pas ?

— Il n'y parvint pas.

— Et que firent les hommes du détachement, alors ? Se comportèrent-ils comme des lâches en abandonnant Frank ?

Clara avait employé à dessein un terme qui devait irriter Steventon et le pousser à répondre clairement. C'était un jeune homme, il tomba dans le piège qu'elle lui avait tendu.

— Pas un seul d'entre eux n'était un lâche, mademoiselle, reprit-il avec chaleur. Vous parlez d'une façon cruelle et injuste d'une poignée d'hommes aussi braves qu'il y en eut jamais. Le plus vigoureux d'entre eux donna l'exemple. Il s'offrit comme volontaire pour rester auprès de Frank et le ramener sur les traces de leurs compagnons.

Là, Steventon s'arrêta à son tour. Il vit, lui aussi, qu'il en avait trop dit. Lui demanderait-elle le nom de ce volontaire ? Non. Elle en vint directement à une question plus embarrassante encore que les précédentes, comme si Steventon lui avait déjà dit le nom du volontaire.

— Pourquoi donc Mr. Wardour était-il si disposé à risquer sa vie pour Frank ? demanda-t-elle à Crayford. Avait-il agi par pure amitié pour Frank ? Certainement vous pouvez me dire cela. Reportez vos souvenirs aux jours où vous viviez tous dans les huttes. Frank et Mr. Wardour étaient-ils amis à cette époque ? Ne les avez-vous jamais entendus s'adresser des mots offensants ?

Mrs. Crayford jugea à propos de venir en aide à son mari.

— Ma chère enfant, dit-elle, comment pouvez-vous espérer qu'il se rappelle cela ? Les querelles n'ont pas dû manquer entre tous ces hommes enfermés ensemble et fatigués les uns des autres !

— Non ! sans doute, renchérit Crayford, mais on se réconciliait ensuite.

— Oui, on se réconciliait ensuite, répéta Mrs. Crayford. Eh bien, Clara, vous ne sauriez désirer une réponse plus claire. Maintenant, êtes-vous satisfaite ? Mr. Steventon, venez donner un coup de main pour vider la manne : Clara ne veut pas m'aider. William ! ne restez pas là les mains dans les poches Cette manne est abondamment remplie ; nous devons nous répartir le travail. Vous serez chargé de mettre la nappe. Que vous vous y prenez donc gauchement ! Il faut déployer une nappe comme vous déferlez une voile. Posez les couteaux à droite, les fourchettes à gauche, et les serviettes avec le pain entre les deux. Clara ! Si le grand air ne vous met pas en appétit, c'est à n'y rien comprendre ! Venez faire votre devoir : venez partager notre repas !

Elle leva les yeux en parlant. Clara semblait s'être résignée à la conspiration qui tendait à la tenir dans l'ignorance. Elle était retournée lentement à la porte du hangar, et s'y tenait seule sur le seuil, regardant au-dehors. En s'approchant d'elle pour la conduire vers la table, Mrs. Crayford l'entendit soliloquer tout bas. Elle répétait les mots d'adieu que Wardour lui avait adressés au bal :

— Le temps viendra peut-être où je vous pardonnerai. Mais l'homme qui m'a dérobé votre cœur regrettera le jour où vous et lui vous vous êtes rencontrés. Oh ! Frank !... Frank !... Richard

vit-il encore avec votre sang sur la conscience et mon image dans son cœur ?

Ses lèvres se fermèrent soudain. Elle tressaillit et recula, en proie à de violents tremblements. Mrs. Crayford observa la mer : tout était calme.

— Est-ce que vous voyez quelque chose qui vous effraie, ma chère ? lui demanda-t-elle. Je n'y vois rien que les canots tirés sur le rivage.

— Je ne vois rien non plus, Lucie...

— Et cependant vous êtes toute tremblante, comme s'il y avait quelque chose d'effrayant de ce côté...

— Oui, il y a quelque chose d'effrayant ! Je le sens, quoique je ne voie rien. Je sens que cela s'approche de plus en plus, dans l'air béant ; que cela devient de plus en plus sombre dans la clarté du soleil. Je ne sais ce que c'est. Emmenez-moi ! Non.

Pas sur le rivage. Je ne puis franchir la porte. Conduisez-moi ailleurs. Ailleurs !

Mrs. Crayford regarda autour d'elle et remarqua qu'il existait une seconde porte à l'autre extrémité du hangar. Elle pria son mari d'aller voir où menait cette porte. Crayford l'ouvrit. Elle donnait sur un enclos sinistre, moitié jardin, moitié cour. Quelques filets tendus sur des perches séchaient à l'air. On n'y voyait rien d'autre ; aucune créature vivante ne s'y montrait.

— Ce n'est pas un endroit bien attrayant, ma chère, dit Mrs. Crayford à Clara. Néanmoins, je suis à votre disposition. Qu'en dites-vous ?

Elle offrit son bras à Clara, mais celle-ci le refusa. Elle prit celui de Crayford et s'y cramponna.

— J'ai peur... Effroyablement peur... lui dit-elle d'une voix faible. Venez avec moi, une femme n'est pas une protection. Je désire rester avec vous.

Elle se tourna pour regarder la porte du hangar.

— Oh ! murmura-t-elle, j'ai froid par tout le corps ; je suis glacée de peur ici. Menez-moi dans la cour. Venez !...

— Laissez-la avec moi, dit Crayford à sa femme. Je vous appellerai si elle ne se trouve pas mieux en plein air.

Il la conduisit aussitôt dans la cour et en ferma la porte derrière lui.

— Monsieur Steventon, y comprenez-vous quelque chose ? demanda Mrs. Crayford. Qu'est-ce qui a pu l'effrayer ?

Elle s'adressa à Steventon, tout en regardant machinalement la porte par laquelle son mari et Clara venaient de sortir. Ne recevant pas de réponse, elle se retourna vers Steventon. Il était debout, de l'autre côté de la table, les yeux fixés attentivement sur le rivage, faisant face à la porte principale du hangar. Mrs. Crayford regarda du même côté que lui. Cette fois, elle vit quelque chose... l'ombre d'une forme humaine se projetait sur le sable uni qui s'étendait devant le hangar.

Au bout d'un court moment, la forme humaine apparut. Un homme s'avavançait lentement. Il s'arrêta sur le seuil.

Cet homme avait un aspect sinistre et effrayant. Ses yeux luisaient comme ceux d'un animal sauvage : sa tête était nue : ses longs cheveux gris étaient hirsutes et ses vêtements en lambeaux. Il se tint devant la porte, incarnation muette de la misère et du besoin, regardant la table bien dressée avec les yeux d'un chien affamé.

Steventon lui adressa la parole :

— Qui êtes-vous ?

Il répondit d'une voix rauque et creuse :

— Un homme mourant de faim.

Il fit encore quelques pas, lentement et péniblement, comme s'il succombait à la fatigue.

— Jetez-moi quelques os de cette table, dit-il, donnez-moi une part de ce que vous donnez aux chiens.

Il y avait dans ses yeux, pendant qu'il parlait ainsi, quelque chose qui évoquait la démence autant que la faim. Steventon se plaça devant Mrs. Crayford pour la protéger en cas de besoin, et fit signe à deux matelots qui passaient devant la porte.

— Donnez à cet homme du pain et de la viande, dit-il, et restez auprès de lui.

Le malheureux saisit le pain et la viande avec ses mains décharnés aux ongles longs, qu'on eût pris pour des griffes. Après avoir avalé une première bouchée de nourriture il s'arrêta, hésita vaguement et partagea le reste en deux portions. Il mit la première dans un vieux sac de toile qui pendait à son épaule et dévora l'autre avidement. Steventon le questionna :

— D'où venez-vous ?

— De la mer.

— Vous avez fait naufrage ?...

— Oui.

Steventon se tourna vers Mrs. Crayford.

— Il doit y avoir quelque chose de vrai dans ce qu'assure ce pauvre diable, dit-il. J'ai appris qu'un navire étranger a été jeté sur la grève à trente ou quarante milles d'ici. Quand avez-vous fait naufrage, mon brave ?

Le malheureux affamé détacha les yeux de sa nourriture et tenta désespérément de rassembler ses pensées et de réveiller ses souvenirs. Il n'y parvint pas et y renonça en désespoir de cause. Son langage était aussi sauvage que son regard.

— Je ne puis vous le dire, fit-il, je ne puis débarrasser mes oreilles du bruit de la mer ; je ne puis débarrasser mon cerveau de l'éclat des étoiles pendant la nuit, ni de l'ardeur du soleil pendant le jour. Quand ai-je fait naufrage ? Quand ai-je commencé à dériver ? Quand ai-je pris la barre du gouvernail dans ma main et combattu la faim et le sommeil ? Quand ai-je commencé à sentir mon estomac se déchirer et ma tête prendre feu ? J'ai perdu la notion du temps. Je ne puis plus penser, je ne puis plus dormir ; je ne puis débarrasser mes oreilles du bruit de la mer. Pourquoi me harceler de questions ? Laissez-moi manger...

Les matelots eux-mêmes eurent pitié de lui. Ils demandèrent à leurs officiers la permission d'ajouter un peu de boisson à sa nourriture.

— Nous avons apporté du grog dans une bouteille. Pouvons-nous le lui donner ?

— Certainement !

Il saisit la bouteille avec fureur, comme il l'avait fait pour les aliments, et en but un peu ; puis il s'arrêta et réfléchit encore. Il leva sa bouteille et, la plaçant entre ses yeux et le jour, il considéra quelle quantité de liquide elle contenait, et n'en but que la moitié. Cela fait, il mit la bouteille dans son sac avec les vivres.

— Gardez-vous cela pour un autre repas ? demanda Steventon.

— Oui, je le mets en réserve ; mais ne vous inquiétez pas de cela : c'est mon secret.

Il regarda tout autour de lui, dans le hangar, en faisant cette réponse, et aperçut pour la première fois Mrs. Crayford.

— Une femme parmi vous ! dit-il. Est-ce une Anglaise ?... Est-elle jeune ?... Je veux la voir de plus près.

Il fit quelques pas vers la table.

— N'ayez pas peur, madame, dit Steventon.

— Je n'ai pas peur, dit Mrs. Crayford. Il m'avait effrayée tout d'abord ; maintenant il m'intéresse. Laissez-le me parler, s'il le désire.

Il ne parla pas. Le silence régnait. L'air anxieux, il regarda longuement la belle Anglaise.

— Eh bien ? dit Steventon.

Il secoua tristement la tête et recula en poussant un profond soupir.

« Non ! se dit-il, ce n'est pas son visage. Non ! je ne l'ai pas encore trouvée. »

Ces paroles intriguèrent fort Mrs. Crayford. Elle se hasarda à lui parler.

— Qui donc désirez-vous trouver ? lui demanda-t-elle. Est-ce votre femme ?

Il secoua de nouveau la tête.

— Qui donc alors ?... À quoi ressemble-t-elle ?

Il répondit cette fois. Sa voix rauque et creuse s'adoucit peu à peu et prit un ton triste et doux.

— Elle est jeune, dit-il ; elle a un joli visage triste, des yeux pleins de bonté et de tendresse, une voix mélodieuse et claire. Elle est jeune, aimante et charitable. Je garde son image au fond de mon cœur, quoique je n'y puisse garder aucun autre souvenir. Il faut que je marche sans repos, sans sommeil, sans asile jusqu'à ce que je la retrouve. Courant sur la glace et sur la neige, voguant sur la mer, errant sur la terre ; veillant la nuit, veillant le jour, je marcherai, je marcherai jusqu'à ce que je la retrouve !

Il agita la main en signe d'adieu et se dirigea d'un air las vers la porte.

Au même moment, Crayford ouvrit celle de la cour.

— Je crois que vous feriez bien de venir auprès de Cla... commença-t-il – mais, apercevant l'étranger, il s'arrêta court :

Quel est cet homme ?

Le naufragé, en entendant une autre voix dans le hangar, tourna la tête. Frappé de son aspect, Crayford fit quelques pas vers lui. Mrs. Crayford dit tout bas à son mari, qui passait devant elle.

— C'est un pauvre fou, William, un naufragé mourant de faim.

— Un fou ! répéta Crayford en approchant de plus en plus de l'étranger. Mais suis-je dans mon bon sens moi-même ?

Il se jeta tout à coup sur l'étranger, et, le saisissant à la gorge :

— Richard Wardour ! s'écria-t-il d'une voix furieuse. Richard Wardour vivant !... Vivant pour me répondre de Frank !

L'étranger s'efforça de se dégager, mais Crayford le retint.

— Où est Frank ? s'écria-t-il ; misérable !... Où est Frank ?

L'étranger cessa de lutter. Il répéta d'un air vague :

— Misérable !... Où est Frank ?

Comme il prononçait ces mots, Clara parut à la porte ouverte de la cour et se précipita dans le hangar.

— J'entends le nom de Richard ! dit-elle. J'entends le nom de Frank ! Qu'est-ce que cela signifie ?

Au son de sa voix, le naufragé fit, pour se délivrer des mains de Crayford, un effort si frénétique et si violent que celui-ci ne put le retenir. L'homme se dégagea avant que les matelots pussent venir au secours de leur officier. Au milieu de la salle il se trouva face à face avec Clara. Un éclair inusité brilla dans les yeux du malheureux ; un cri lui échappa il la reconnaissait. Il lança une main en l'air et l'agita follement.

— Trouvée, enfin ! s'écria-t-il en se précipitant hors du hangar, vers le rivage, avant que les matelots pussent l'atteindre.

Mrs. Crayford enveloppa Clara de ses deux bras et la soutint. Celle-ci n'avait pas fait un mouvement, n'avait pas dit un mot. La vue de Wardour l'avait comme pétrifiée.

Quelques minutes s'écoulèrent. Des acclamations s'élevèrent soudain du rivage, poussées par les matelots. Elles provenaient de l'endroit où les barques des pêcheurs étaient échouées. Chacun laissait son travail, chacun agitait son bonnet en l'air. Les passagers qui se trouvaient sur la plage partagèrent cet

enthousiasme, et se joignirent aux hommes de l'équipage. Un moment encore, et Richard Wardour reparut à la porte du hangar portant un homme dans ses bras. Il tituba, la tension lui coupant le souffle, et s'arrêta auprès de Clara que soutenait Mrs. Crayford.

— Sauvé, Clara !... Sauvé pour vous !

Il déposa l'homme qu'il portait entre les bras de Clara.

Frank, écrasé de fatigue, les pieds rongés d'engelures, mais vivant, mais sauvé ; sauvé pour elle !

— Eh bien, Clara ! s'écria Mrs. Crayford, qui avait raison de nous deux ? Moi qui avais confiance dans la miséricorde de Dieu, ou vous qui aviez foi dans un rêve ?

Clara ne répondit pas ; elle étreignait Frank ; l'extase la rendait muette. Dans ce premier accès de joie qui l'absorbait, en voyant Frank vivant, elle ne regardait même pas l'homme qui le lui avait conservé. Pas à pas, de plus en plus lentement, Wardour se retira et les laissa ensemble.

— Je puis me reposer maintenant, dit-il d'une voix faible, je puis dormir enfin. Ma tâche est accomplie. La lutte est finie.

Le peu de forces qui lui étaient restées, il les avait données à Frank. Il s'arrêta, il chancela, ses mains cherchèrent un appui. Sans celui d'un ami loyal, il serait tombé. Crayford le soutint. Crayford étendit doucement son vieux camarade sur des cordages, dans un coin, et accueillit sur sa poitrine la tête fatiguée de Wardour. Des larmes inondèrent son visage.

— Richard, cher Richard ! dit-il. Rappelez-vous et pardonnez-moi.

Richard ne l'écoutait ni ne l'entendait. Ses yeux obscurcis étaient toujours tournés vers Clara et Frank, vers l'autre côté du hangar.

— Je l'ai rendue heureuse, murmura-t-il, je puis reposer ma tête fatiguée sur le sein de la terre, ma mère, qui offre à tous ses enfants un repos définitif. Cesse de battre, mon cœur ! Cesse de battre et repose-toi. Oh ! regardez-les, dit-il à Crayford avec un élan de douleur, ils m'ont déjà oublié !

C'était vrai. Tout l'intérêt s'était porté sur les deux amants. Frank était jeune, beau, aimé de tous. Officiers, passagers, matelots, tous l'entouraient, tous oubliaient l'homme, dévoué

jusqu'au martyr, qui l'avait sauvé et se mourait dans les bras de Crayford.

Crayford essaya une fois encore d'attirer son attention, de s'en faire reconnaître, pendant qu'il était encore temps.

— Richard ! parlez-moi ! Parlez à votre vieil ami !

Wardour se retourna ; l'œil vague, il répéta le dernier mot de Crayford.

— Ami ?... dit-il. Mes yeux sont obscurcis, ami ; mon esprit est assombri. Je ne me souviens plus de rien, si ce n'est d'elle. Mes pensées sont mortes, toutes mes pensées, excepté une seule. Cependant, vous me regardez avec bonté. Pourquoi votre figure s'est-elle effacée de mon esprit, dans le naufrage de tout le reste ?

Il fit une pause. Sa physionomie changea, ses pensées se reportèrent du présent vers le passé. Il attacha sur Crayford des yeux vides ; il était comme perdu dans les terribles souvenirs qui s'élevaient en lui, comme s'élève l'obscurité à l'approche de la nuit.

— Écoutez, ami, murmura-t-il, n'en dites jamais rien à Frank. Il fut un moment où le diable en moi appelait sa mort le tenais le canot. J'entendis la voix du tentateur me dire « Lance le canot, et laisse Frank mourir. » J'attendis, les mains toujours sur le canot et les yeux fixés sur l'endroit où dormait Frank. « Laisse-le ! Laisse-le ! » murmurait la voix.

— Aimez-le, répondait la voix de Frank, qui gémissait dans son sommeil. Aimez-le, Clara, pour m'avoir été secourable. » J'entendis, le matin, le vent s'élever dans le silence de la mer sans fond. Partout bruissaient les glaces qui flottaient, flottaient, vers la mer et le large, vers une atmosphère embaumée. Et la voix du Malin s'éloigna avec les glaces, s'éloigna... s'éloigna pour toujours. *Aimez-le ! Aimez-le, Clara, pour m'avoir été secourable.* Aucun vent ne put entraîner cette voix ! *Aimez-le, Clara !*

Sa voix s'éteignit, il laissa tomber sa tête sur la poitrine de Crayford. Frank vit cela. Il fit ce qu'il put pour se dresser sur ses pieds saignants et échapper à l'étreinte amicale qui le retenait. Frank n'avait pas oublié l'homme qui lui avait sauvé la vie.

— Laissez-moi aller à lui ! cria-t-il. Je dois, je veux aller à lui ! Clara, venez avec moi !

Clara et Steventon le soutinrent. Il tomba à genoux auprès de Wardour. Il lui posa la main sur la poitrine.

— Richard ! s'écria-t-il.

Les yeux si las de Wardour se rouvrirent. La voix mourante se fit entendre une fois encore, faiblement :

— Ah ! pauvre Frank ! Je ne vous ai pas oublié, quand je suis venu ici implorer des secours. Je me souvenais que vous étiez caché à l'ombre des barques. J'ai mis en réserve votre part de nourriture et de boisson. Je suis trop faible maintenant pour vous la donner. Mais un peu de repos, Frank, et j'aurai assez de force pour vous porter jusqu'au vaisseau.

La fin approchait. Tous s'en aperçurent. Les matelots se découvrirent respectueusement en présence de la mort. Dans son désespoir, Frank fit appel aux amis qui l'entouraient.

— Trouvez quelque chose qui lui rende des forces, pour l'amour de Dieu ! Oh ! mes amis, mes amis ! Je ne serais pas ici, sans lui. Il a suppléé à ma faiblesse par sa force ; et maintenant, voyez combien je suis fort, *moi*, et combien il est faible, *lui* ! Clara, il m'a soutenu de son bras, partout, sur la glace et sur la neige. Il a veillé à mes côtés, quand j'étais privé de sentiment dans le canot. Sa main m'a retiré des flots quand nous avons fait naufrage. Parlez-lui, Clara ! parlez-lui !

La voix lui manqua et il laissa tomber sa tête sur la poitrine de Wardour.

Clara parla, autant que ses larmes le lui permirent.

— Richard, m'avez-vous oubliée ?

Il se ranima au son de la voix tant aimée. Il regarda Clara agenouillée près de son visage.

— Si je vous ai oubliée ? demanda-t-il — la regardant toujours, il leva la main avec effort et la posa sur Frank. Aurais-je été assez fort pour le sauver, si j'avais pu vous oublier ?

Il se tut un moment et tourna péniblement la tête vers Crayford.

— Attendez, dit-il, quelqu'un était là, qui me parlait ; une faible lueur de connaissance brilla dans ses yeux. Ah ! Crayford !... Je me rappelle maintenant... Cher Crayford,

approchez !... Mon esprit s'éclaircit, mais ma vue se brouille... Vous garderez un bon souvenir de moi, pour l'amour de Frank... Pauvre Frank !... Pourquoi se cache-t-il le visage ?... Est-ce qu'il pleure ? Plus près, Clara... Je veux reposer mon dernier regard sur vous. Ma sœur, Clara ! Donnez-moi un baiser, ma sœur, donnez-moi un baiser avant que je meure !

Clara se pencha sur lui et déposa un baiser sur son front. Un sourire trembla sur ses lèvres... et s'évanouit. L'immobilité prit possession de son visage – l'immobilité de la mort.

La voix de Crayford s'éleva dans le silence :

— La perte est pour nous, dit-il, le gain est pour lui. Il a remporté la plus grande des victoires : une victoire sur lui-même. Il est mort à l'instant de sa victoire. Il n'est personne ici qui ne puisse lui envier une mort si glorieuse.

Un coup de canon se fit entendre. Il partait du navire à l'ancre et rappelait tout le monde à bord pour le retour en Angleterre.

FIN
